

La musique au château de Valençay sous le Premier Empire

Hervé Audéon

▶ **To cite this version:**

Hervé Audéon. La musique au château de Valençay sous le Premier Empire. Les Cahiers de Valençay, 2019, 02, 26 p. halshs-02980292

HAL Id: halshs-02980292
https://shs.hal.science/halshs-02980292

Submitted on 29 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Cahiers de Valençay

02

La musique au château de Valençay sous le Premier Empire

Hervé Audéon
CNRS (IReMus, Paris)

VALENÇAY
PARC CHÂTEAU

En prélude

Les Cahiers de Valençay ont pour vocation de publier des travaux de recherche inédits sur l'histoire du château et de ses propriétaires. Cette collection a l'ambition d'allier exigence scientifique, volonté de partage et transmission des savoirs. Les chercheurs, érudits et étudiants qui participent à cette aventure s'engagent à la libre diffusion de leurs travaux.

Les résultats de ces recherches permettent d'enrichir les connaissances relatives au domaine de Valençay ; ils constituent également une précieuse matière première qui nourrira tant la nécessaire création artistique que l'expérience patrimoniale et touristique du lieu.

Sylvie Giroux
directrice du château de Valençay

Anne Gérardot
archiviste paléographe,
conservatrice en chef du patrimoine

Les archives du château de Valençay, aujourd'hui conservées aux Archives départementales de l'Indre à Châteauroux, nous renseignent sur la présence et l'activité de musiciens et d'instruments de musique dans la résidence de Talleyrand. Leur ampleur ne permettant pas d'entreprendre un dépouillement exhaustif, nous avons privilégié la période du Premier Empire, riche d'événements, avec principalement les inventaires qui énumèrent, pour chaque pièce, le mobilier du château, les registres des dépenses générales et les cartons des pièces justificatives qui les complètent. D'autres fonds, dont les registres de l'état civil de Châteauroux et de Blois conservés aux archives départementales de l'Indre et du Loir-et-Cher, les registres de fabrication et de vente des pianos de la maison Érard, et les collections du département de la Musique de la Bibliothèque nationale de France ont permis de compléter nos recherches et d'aboutir au présent bilan[1].

Les inventaires (1803-1815)

Les inventaires du château[2] renferment de précieuses données sur la présence des instruments de musique, leurs emplacements et le mobilier qui les entoure. L'un d'eux, non daté, semble remonter à l'époque de l'achat du château par Talleyrand, le 7 mai 1803 : une pièce épinglée au verso du premier feuillet précise en effet qu'« En Remettant cet Etat à Monsieur de Talleyrand j'ai l'honneur de lui observer qu'une grande quantité de meubles qui y sont portés sont vieux ; et que le château de Valancai étant extrêmement grand, il seroit difficile que tous les bons meubles qu'il jugera à propos d'y envoyer n'y soient pas employés utilement. Ce sont surtout les garnitures de lit, chaises, fauteuils, Bergères, rideaux de fenêtres qui ont besoin d'être remplacés. Plusieurs rouleaux de papier de tenture seroient aussi fort utiles pour remplacer quelques tentures en toile imprimée qui sont plus que surannées[3]. » Cet inventaire semble dresser l'état du château au moment de la vente : dans le « sallon », seule pièce ainsi nommée, la mention d'« 1 forté piano bois d'Acajou » a été biffée. La « Grande Antichambre » renferme une armoire où se trouvent des objets pour la chapelle et un pupitre[4]. Le « Garde meuble », enfin, conserve un clavecin et un pupitre. Ce clavecin appartenait peut-être à l'ancien propriétaire, le comte Legendre de Luçay. Il est peu probable qu'il s'agisse du même instrument que le piano-forté du salon (ce dernier pouvant être notamment en forme dite « de clavecin », c'est-à-dire à queue). Nous ne savons pas non plus si ce clavecin pourrait correspondre à la « mauvaise epinette », située aux carrières dans l'inventaire daté de 1815. Les deux mentions, clavecin et épinette, ne reparaissent dans aucun autre inventaire.

---

[1] Je remercie vivement Sylvie Giroux, directrice du château de Valençay, Anne Gérardot et son prédécesseur à la direction des Archives départementales de l'Indre, Marc Du Pouget, de même que Claude Role pour leur aide apportée au cours de mes recherches.

[2] Sauf mention contraire, tous sont conservés aux Archives départementales de l'Indre, sous la cote 66 J 714.

[3] AD Indre, 66 J 714, « N° 1. Inventaire ».

[4] La chapelle, n° 28 de l'inventaire, ne contient que « 8 chaises à prie Dieu, 1 coussin, 1 tableau ».

Un autre *Inventaire des meubles*, sans date, décrit le château probablement avant le premier séjour qu'y firent les Talleyrand, du 1er au 4 septembre 1803[5]. En effet, « le cabinet de travail de M. de Talleyrand » comporte, outre 25 cartes de Cassini, « Les poesies de Clotilde un volume in-8° » qui correspond sans doute à l'édition des *Poésies de Marguerite-Eléonore Clotilde de Vallon-Chalys, depuis, Madame de Surville, poëte françois du XVe siècle*, publiées à Paris, chez Henrichs, en mai 1803[6]. Aucun piano n'est mentionné dans le salon, tandis qu'un « pupitre pour tenir le livre servant à dire la messe » se trouve toujours dans la grande antichambre de Monsieur (dans un bas de buffet, alors que l'inventaire précédent l'indiquait dans une armoire). Ce pupitre sera par la suite décrit dans la chapelle du château, pour l'installation de laquelle Talleyrand demande l'autorisation de célébrer le culte catholique dès 1803[7].

Un autre inventaire, toujours sans date, intitulé *Etat général du mobillier du château de Vallançay appartenant au Prince de Bénévent*, mentionne la présence d'un « portrait de Bonaparte » dans la salle à manger et d'une « gravure en pied de Bonaparte » dans la bibliothèque, tandis que la « grand-antichambre » renferme les « portraits, l'un de Louis quatorze, l'autre Le [*sic*] grand Dauphin, dans leur cadre ovale[8] ». Le cabinet de toilette de la princesse expose une « gravure qui représente ladite Charlotte[9] », sans doute la fille dite adoptive des Talleyrand. La chapelle, sous le n° 5, est déjà installée au premier étage et renferme « Un pupitre en bois de noyer » (f. 24). L'inventaire date probablement de l'été 1804, peu avant le séjour des Talleyrand pour lequel Madame écrit à Louis-Antoine Goulet, le 4 juillet, qu'elle compte arriver à Valençay « à peu près dans un mois et y passer une dizaine de jours. Comme M. de Talleyrand a dessein d'y recevoir une compagnie assez nombreuse il faudra que tous les appartements se trouvent meublés sous ce temps car très certainement ils seront tous occupés ». Parmi les hôtes de ce séjour de 1804 figurent le marquis de Lucchesini, originaire de Lucques et ambassadeur de Prusse, et l'ambassadeur de Naples[10]. Cet inventaire est le seul, avec celui de 1813, qui porte mention d'un salon de musique :

Sallon de musique.
Un forté-piano en bois d'accajoux
Un secrétaire a silindre en bois d'accajoux surmonté d'une petite bibliothèque à deux portes en glaces
Une tablette de marbre blanc vainé, garnie d'une balustrade, baguettes et sabots de cuivre doré
Deux petits rideaux de taffetas vert aux deux portes vitrées
Un écritoire en porcelaine blanche
Deux flambeaux de cuivre argenté
Une paire de mouchette dascier [d'acier] garnie
Une table en bois d'accajoux rabattant sur les côtés
Un canapé fermé par les deux bouts, en bois scul[p]té et doré
Un co[u]ssin et deux oreillés de plume, couvert en damas cerise et fleur de couleur
Quatre fauteuils en cabriolet de même

[5] Notons que les lits à impériale du premier inventaire ont laissé place à des lits à baldaquins.

[6] In-8° avec un frontispice gravé indiquant : « Poesies de Clotilde. XVe siècle. Publiées par Ch. Vanderbourg. » D'autres éditions ont lieu en 1804, puis à partir de 1824. Ce volume ne figure pas dans le catalogue de la bibliothèque du château de Valençay conservé aux AD de l'Indre (66 J 962).

[7] Le préfet de l'Indre ne sera informé qu'en janvier 1804 de l'autorisation demandée par le ministre Portalis le 3 août 1803. Cf. André Beau, *Talleyrand, chronique indiscrète de la vie d'un prince*, [Paris], Royer, 1992, p. 34. La chapelle est représentée au bout sud de la « Galerie de gravures » du premier étage, dans la gravure réalisée d'après les dessins d'Isidore Meyer et publiée dans M. de La Villegille, « Valençay », *Esquisses pittoresques sur le département de l'Indre*, Châteauroux, J.-B. Migné, 1854, p. [270]. La gravure du « Grand salon », p. [271], laisse entrevoir, en bas à gauche, un coin et pied de ce qui pourrait être un piano carré.

[8] Il s'agit sans doute des tableaux évoqués par la duchesse de Dino comme emmenés par les princes d'Espagne lors de leur départ de Valençay, cf. Geoffroy de Grandmaison, *Correspondance du comte de La Forest*, t. VII, Paris, Picard, 1913, p. 289, note 1.

[9] S'agirait-il du fusain de Pierre-Paul Prud'hon, daté vers 1800 et aujourd'hui conservé au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris ?

[10] Cf. A. Beau, *op. cit.*, p. 40.

Un cordon de sonnette blanc avec son glant
Un crochet de montre
Deux grands rideaux de 15-/16 vert de 2 layes chaque garnis de tringle, poulie, cordon, et embrâces et glants
Deux petits rideaux de mousseline au vitrage garnis de frange au pour-tour
Deux petites tringles en fil de fer
Un tableau représentant une femme ~~almande~~ Modenoise
Deux paysages idem [représentant] une chasse
Un idem [paysage] idem [représentant] des voyageurs
Deux têtes peintes d'après nature
Un tableau représentant des femmes sur les eaux
Deux tableaux idem [représentant] un naufrage
Un tableau représentant un enfant
Deux petites vües
Le tout dans des cadres doré et supporté par trois tringles de fer.

Des annotations marginales, au crayon, précisent des déplacements d'objets : le piano est ainsi indiqué au « garde-meuble ».

Dans l'inventaire établi contradictoirement les 28, 29 et 31 mai 1813 entre le concierge sortant, Henry Ravinet, et celui entrant, André Havard, le salon de musique n'est plus meublé[11] ; nous retrouvons au garde-meuble, « au plancher », « Un forté Piano en bois daccajou & a Pedales les Pieds a Guênes avec rinseaux de cuivre doré », soit un modèle orné, sans doute initialement destiné au salon de musique. Autres témoins de l'activité musicale importante liée au séjour des princes d'Espagne, entre mai 1808 et mars 1814, une armoire du garde-meuble renferme « Un tambour de basque garni de ses grelots bosselles [bossellés] en cuivre argenté en bois, dans son étui couvert en maroquin verd », et « Un violon dans son étui ».

Ces instruments sont toujours dans une armoire du garde meuble en avril 1815, ainsi décrits : « Un tambour de basque et son étui, un violon, son archet et son étui ». Au tourne-bride se trouvent des éléments pour le théâtre. La chapelle est localisée dans la grande galerie[12], mais aucune mention n'est faite du pupitre.

Suite au départ de la cour d'Espagne, un nouvel inventaire est effectué le 17 mars 1814 mais ne mentionne aucun instrument de musique[13]. Il fut peut-être établi à partir de l'état de 1813, qui comporte de nombreuses annotations marginales au crayon indiquant des déplacements et manques et apportant des précisions sur les descriptions de 1813 : ainsi, le piano entreposé dans le garde meuble en mai 1813 est annoté comme étant « au salon ». Il s'agit sans doute du même instrument décrit dans l'inventaire du 23 avril 1815, sous le n° 141, situé dans le grand salon : « Un forté piano à quatre pédales bois d'accajou, prisé cinq cent francs[14] ».

[11] Pour toute description, l'inventaire indique : « Néant ». Cet inventaire donne, f. 25v, un état des décors du théâtre, entreposés « Au tourne bride, chambre du 1er, n° 9 » : « un décor de théâtre consistant principalement dans tout le corps d'avant scène. Un manteau d'Arlequin. Une rampe garnie de 24 porte bougies à ressort. Une décoration de théâtre de 6 chassis de coulisse. Une ferme représentant un sallon, avec ses 2 portes battan[tes.] 18 plaques de fer blanc pour les coulisses. » Cet inventaire doit être rapproché de celui de 1815 (n° 1046 bis à 1055) et d'un autre daté du 9 août 1822, intitulé *Inventaire de la salle de spectacle* (AD Indre, 66 J 273).

[12] La « chapelle n° 5 » et la sacristie sont décrites au f. 8v, tandis qu'au f. 9v la description reprend sous l'intitulé « Dans la grand galerie suite de la chapelle ».

[13] Inventaire de certaines Parties du Mobilier du Château de Valençay, fait le 17 Mars 1814 par André Havart, concierge, AD Indre, 66 J 18.

[14] Le prix le plus bas d'un piano Érard neuf, en 1815, s'élève à 720 francs : il s'agit d'un modèle de forme carrée, c'est-à-dire rectangulaire, à deux cordes par note. L'inventaire après décès de Jan Ladislav Dussek mentionne, en 1812, deux pianos Érard : l'un carré à 5 octaves et demi et 4 pédales, estimé 200 F, l'autre à queue à 4 pédales en forme de lyre, avec bronze doré, prisé 500 F (cf. Livia Laifrova, « Nicodami et les musiciens de Bohême à Paris au temps d'Antoine Reicha », *Antoine Reicha, compositeur et théoricien*, Hildesheim, G. Olms, 2015, p. 74).

Instruments et objets de musique au château de Valençay, d'après les inventaires (1803-1815)

instrument	emplacement	annotation	inventaire	date
1 clavecin	garde meuble		Inventaire, n° 21	[1803]
une mauvaise épinette	carrières		De l'inventaire dressé, n° 1433	1815
1 forté piano bois d'Acajou	salon	[indication biffée]	Inventaire, n° 10	[1803]
un forté-piano en bois d'accajoux	sallon de musique	garde meuble	Etat général du mobillier, p. 11	[1804]
un forté piano en bois d'acajou & à pédales en pieds, à guénes [gaine[s]] avec rinseaux de cuivre doré	garde meuble, au plancher	au salon	Etat du mobilier existant, f. 23v	1813
forté piano à quatre pédales bois d'accajou, prisé cinq cent francs	grand salon		De l'inventaire dressé, n° 141	1815
un pupitre	garde meuble		Inventaire, n° 21	[1803]
1 pupitre	grande antichambre, armoire		Inventaire, n° 14	[1803]
un pupitre en bois de noyer	chapelle, 1er étage		Etat général du mobillier, p. 24	[1804]
un missel et son pupitre	chapelle		De l'inventaire dressé, n° 326	1815
un tambour de basque garni de ses grelots bosselles en cuivre argenté en bois, dans son étui couvert en maroquin verd	garde meuble, dans la 2e armoire		Etat du mobilier existant, f. 22v	1813
un tambour de basque de basque [*sic*] et son étui	grand garde meuble, armoire de bois de chêne à deux battants fermant à clef		De l'inventaire dressé, n° 647	1815
un violon dans son étui	garde meuble, dans la 2e armoire		Etat du mobilier existant, f. 22v	1813
un violon, son archet et son étui	grand garde meuble, armoire de bois de chêne à deux battants fermant à clef		De l'inventaire dressé, n° 647	1815

Les pianos Érard (1802-1811)

Le premier piano Érard acheté par les Talleyrand, d'après les registres conservés des archives de la maison Érard, le fut en janvier 1802 pour « Mme Grand chez le c[itoyen] Tallerand[15] ». Il s'agit d'un modèle de forme carrée, à trois cordes par notes et d'une étendue de cinq octaves et demi (montant à l'*ut* depuis le *fa* grave). Destiné à l'une des demeures parisiennes du couple, dont le mariage sera célébré le 10 septembre suivant, nous ignorons si cet instrument fut transporté à Valençay et pourrait ainsi correspondre à l'un des pianos mentionnés dans les inventaires. Il en va de même d'un autre piano carré, lui aussi à trois cordes à l'*ut* et orné de têtes de zéphyrs, acheté pour le « ministre Talleyrand » « par Blangini », le 26 brumaire an XII (19 novembre 1803). Félix (Felice) Blangini dut choisir lui-même le piano chez les Érard, ce que Dussek fera lui aussi lorsqu'il sera entré au service de Talleyrand. Il est possible que Blangini enseigne alors la musique à la famille et se produise lors des concerts ou soirées donnés par le ministre ou sa nouvelle épouse.

[15] D'après le registre de fabrication E.2009.5.40. Voir les registres des archives Érard publiées en ligne par le Musée de la musique, http://archivesmusee.citedelamusique.fr/pleyel/archives.html.

Le piano signalé à Valençay dans les inventaires de 1813 et 1815 pourrait être celui acheté par la princesse de Bénévent aux frères Érard, à Paris, le 1er septembre 1808 : en forme de clavecin, portant le numéro 240 et choisi par Dussek, il fut payé le 16 septembre suivant pour la somme de 3000 F[16]. Il s'agit du même modèle que le piano aujourd'hui conservé au château et qui appartenait à la princesse de Courlande : portant le n° 249, celui-ci sort des ateliers Érard le 1er juin 1808 pour être vendu le 12 suivant à « Mme Edmond Perrigord née princesse de Courlande », choisi également par Dussek qui apposa sa signature sur le sommier de l'instrument, près des chevilles.



© Château de Valençay

La somme de 3000 F fut réglée le 8 juillet 1809, avec en « plus 72 [F] pour le port a Rosnÿ », c'est-à-dire Rosny-sur-Seine, au château d'Archambaud de Talleyrand, beau-père de la princesse. Cette dernière y demeure après son mariage célébré le 15 avril 1809 avec Edmond de Talleyrand-Périgord, neveu de Talleyrand[17]. Il est possible que le piano soit arrivé au château de Valençay lorsque la princesse s'y installe en 1816.



© Château de Valençay

L'instrument ne possède plus aujourd'hui sa fausse table d'harmonie, posée au-dessus des cordes : elle était pourtant encore présente en 1980[18]. De même, les pédales et la barre près du sol servant à les maintenir ont disparu : les pièces métalliques destinées à fixer la barre des pédales sont encore visibles sur les pieds de l'instrument.

[16] Le registre comptable ou livre de vente indique une somme initiale de 3037,10 F : les 37,10 F pourraient correspondre aux frais de port du piano.

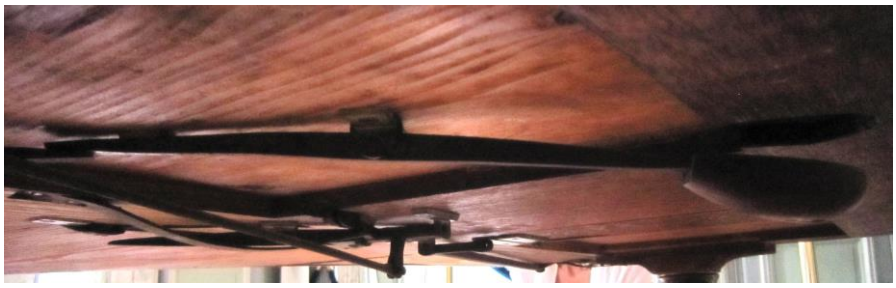
[17] La présence de Talleyrand au château de Rosny est attestée le 30 juin 1809, cf. A. Beau, *op. cit.*, p. 76.

[18] François Bonneau la décrit ainsi : « C'est en 1980 au cours d'un nettoyage qui me fit démonter un panneau de bois masquant les cordes [...] », *Les Princes d'Espagne à Valençay ou l'Espagne humiliée*, s.l.s.n., 1986, p. 63.



© Château de Valençay

Seuls subsistent les mécanismes des jeux actionnés par les pédales et la genouillère en forme de poire servant à actionner le jeu de basson (un papier qui vient au contact des cordes pour produire un son imitant celui du basson). Les quatre pédales étaient destinées aux jeux de grande pédale (ou pédale *forte*, qui lève ou abaisse les étouffoirs sur les cordes), de *una corda* (une ou deux cordes frappées au lieu de deux ou trois), de jeu céleste (des bandes de tissu s'intercalent entre les marteaux et les cordes) et de harpe ou luth (une barre vient s'appliquer sur les cordes pour en bloquer les vibrations).



© Château de Valençay



© Château de Valençay

Le piano de la princesse de Courlande est similaire au modèle conservé au Musée de la musique à Paris, dont un fac-similé a été réalisé en 2010 par Christopher Clarke[19]. Il convient de noter que les têtes des marteaux sont recouvertes d'un cuir dont le côté rugueux ou pelucheux vient frapper les cordes, tandis que dans les témoins d'époque, c'est plutôt le côté lisse du cuir qui entre en contact avec les cordes. Sans doute cette garniture des marteaux fut-elle réalisée à partir des années 1820, même si rien ne semble contredire qu'elle puisse être d'origine : il faudrait pouvoir retrouver les autres pianos choisis par Dussek, s'ils existent encore, afin de savoir s'il préférait ce type plus rare, semble-t-il, de garniture des marteaux.



© Château de Valençay

Les archives Érard nous renseignent en effet sur deux autres pianos choisis par Dussek et destinés au château de Valençay : l'un pour « l'Infant Don Carlos », l'autre pour « le marquis de Guadalcassar », grand chambellan de Ferdinand. Le premier, n° 7383, de forme carrée, à trois cordes par notes, montant à l'*ut* (soit une étendue de cinq octaves et demi) et au meuble orné, d'une valeur de 2000 F, sortit des ateliers Érard le 14 juin 1808, fut vendu le 5 juillet et payé 2025 F le 8 août 1808[20]. Le second, n° 247, en forme de clavecin, sortit des ateliers en même temps que le piano de la princesse de Courlande, le 1er juin 1808. Le registre d'atelier porte la date de vente du 6 juillet, tandis que le livre des comptes n'indique pas de paiement effectué : l'instrument, d'une valeur de 2000 F, n'a peut-être pas été livré, à moins qu'il n'ait été offert par les Érard, ce qui est peu probable, ou encore que le paiement n'ait jamais pu être obtenu. Don Rafael Alfonso de Souza y Souza Portugal, marquis de Guadalcazard, épouse le 11 septembre 1808, à Vicq-sur-Nahon, Mlle Ernestine Godeau d'Entraigues : les bans sont publiés à Valençay dès le 3 juillet[21], soit trois jours avant l'achat du piano pour le « château de Valençay », sans doute destiné à la future marquise.

Un autre piano carré, à deux cordes montant à l'*ut*, figure dans les registres Érard pour « le prince de Bénévent » : sorti des ateliers le 28 mai 1807, avec le numéro 7027 modifié en 7827, il est acheté seulement le 11 juillet 1809 et choisi par Dussek pour le château de Pont-de-Sains[22].

---

[19] Voir http://collectionsdumusee.philharmoniedeparis.fr/doc/MUSEE/0988598. Des enregistrements d'œuvres de Dussek et d'Ignace Ladurner ont été réalisés sur ce fac-similé dans le théâtre du château de Valençay et devraient être prochainement édités par le label Lyrinx.

[20] Peut-être fut-il emmené en Espagne lors du départ de Valençay en 1814, au milieu des bagages décrits par le comte de La Forest, *op. cit.*, t. VII, p. 289 : « Ces bagages sont très considérables. […] Je vois beaucoup de vins, de l'argenterie, de la porcelaine, du linge, des hardes, des tableaux encadrés, des gravures encadrées, une bibliothèque entière, des bronzes, quantité de pendules, quelques meubles de goût, des instruments de physique et, dans tout cela, des objets qui ne valent certainement pas le transport mais auxquels l'habitude attache les Princes. »

[21] Acte de mariage, AD de l'Indre, 3 E 237/06, [f. 203].

[22] Il n'est payé que le 4 février 1812 pour une somme de 1008 F. Le registre de fabrication (E.2009.5.42) indique, au n° 7027, que l'instrument devait être destiné « à M. Weltin à Lisbonne » : la mention, biffée, est remplacée par « au Prince de Penevent pour Pont Sain par Dusseck le 11 juillet ». Contrairement à l'année 1807 indiquée en haut du feuillet du registre,

Dussek choisit un autre piano le 18 novembre 1811, destiné au duc de San Carlos, chambellan de Ferdinand et amant de la princesse de Bénévent qui, depuis 1809, a quitté Valençay pour Lons-le-Saulnier : portant le n° 8356, de forme carrée, à deux pédales et à l'*ut*, il fut payé le jour même par Dussek pour la somme de 720 F.

Pianos achetés, d'après les registres des archives Érard (1802-1811)

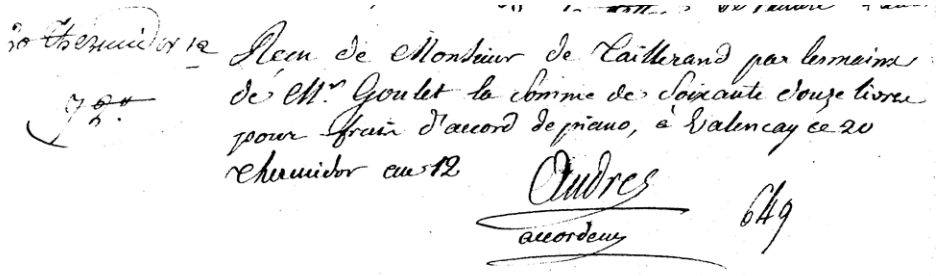
n° matricule	date du piano	description	acquéreur	destination	date d'achat	prix	paiement	registres E.2009.5.
4866	[décembre] 1801	carrée 3 cordes à l'*ut* orné	Mme Grand	chez M. Talleyrand	18 nivôse an X (8 janvier 1802)	1500	16 pluviôse an X (5 février 1802)	40 100
5504	sorti de l'« atelier de Simon » le 10 mars 1803	carrée 3 cordes à l'*ut* orné de têtes de zéphirs	M. le ministre Talleyrand	non précisée	27 brumaire an XII (19 novembre 1803) par Blangini	2000	16 frimaire an XII (8 décembre 1803)	41 101
240	1808	forme de clavecin	Mme la princesse de Bénévent	non précisée	1808, 1er septembre par Dussek	3037,10 / 3000	1808, 16 septembre	42 102
247	1808, 1er juin	forme de clavecin	M. le marquis de Guadalcazard	au château de Valençay	1808, 6 ou 7 juillet par Dussek	2000	[non renseigné]	42 102
249	1808, 1er juin	forme de clavecin	Mme Edmond Périgord née princesse de Courlande	[château de] Rosny[-sur-Seine]	1809, 12 juin par Dussek	3000	1809, 8 juillet	42 102
7383	1808, 14 juin	carrée à 3 cordes, orné	Infant don Carlos	au château de Valençay	1808, 5 juillet par Dussek	2000 / 2025	1808, 8 août	42 102
7027/7827	1807, 28 mai	carrée à 2 cordes 5 octaves et demi, à l'*ut*	M. le prince de Bénévent	pour Pont Sain [château de Pont-de-Sains]	1809, 11 juillet par Dussek	1008	1812, 4 février	42 102
8356	1811, 16 mars	carrée 5 octaves et demi, à l'*ut* 4 pédales	M. le duc de San Carlos	à Lons-le-Saulnier (Jura)	1811, 18 novembre par Dussek	720	1811, 18 novembre	42 103 105

Les sources comptables (1804-1808)

D'autres instruments furent présents au château de Valençay. Les registres comptables nous renseignent sur leur présence et celle de musiciens, souvent en rapport avec les séjours des Talleyrand. Si rien ne nous renseigne sur le premier séjour de septembre 1803, le 20 thermidor an XII (7 août 1804), c'est un musicien, accordeur et facteur de Blois nommé Andrez qui vient « accorder le forté piano de Mlle Schwartz[23] ». La somme élevée de 72 livres pour l'accord de l'instrument (l'accord ne coûte que 18 livres en 1806 et 1807, voir *infra*), pourrait laisser entendre qu'il comprend le transport de l'instrument depuis Blois.

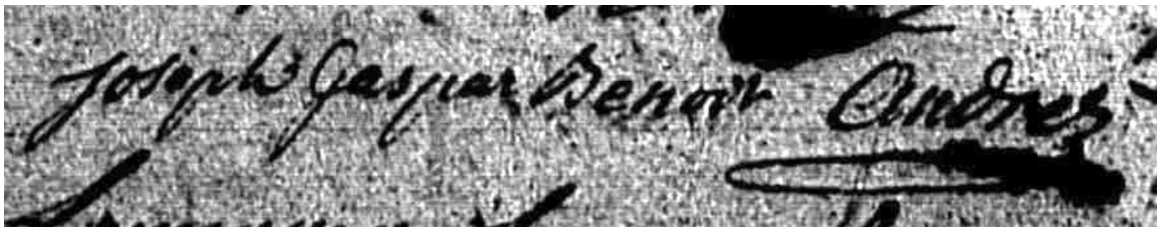
il s'agit bien du 11 juillet 1809, comme le précise le livre de vente (E.2009.5.102). Ce qui ne permet donc pas de dater l'arrivée de Dussek à Paris d'avant octobre 1807.

[23] AD de l'Indre, 66 J 509, registre des dépenses générales : « Payé à M. Andrez, musicien facteur à Blois pour être venu accorder le forté piano de Mlle Schwartz, la somme de soixante douze livres ». Le reçu, daté du même jour, « pour frais d'accord de piano », porte la signature de Andrez, suivie de la mention « accordeur » (66 J 4-8).


30 Thermidor 12 Reçu de Monsieur de Talleyrand par les mains de Mr. Goulet la somme de soixante douze livres pour Prix d'accord de piano, à Valencay ce 20 thermidor an 12 Andrez accordeur 649

© Archives départementales de l'Indre

L'état civil de Blois renferme le mariage de Joseph Gaspard Benoît Andrez avec Marie Elisabeth Bruère, célébré le 20 pluviôse an II (8 février 1794[24]) : l'acte fait mention de la naissance d'Andrez à Liège, le 11 octobre 1754, paroisse de la « Bienheureuse Vierge Marie ». Malheureusement, son père n'est pas mentionné, mais il pourrait s'agir de l'éditeur de musique Benoît Andrez, actif à Liège dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, qui meurt en 1804 et dont la fille, Jeanne Andrez, reprendra l'activité avant de céder son magasin en 1810[25]. Lorsqu'il se marie, Andrez est administrateur du district de Blois et âgé de 49 ans. Sa signature au bas de l'acte de mariage correspond à celle, dix ans plus tard, de la pièce des archives du château de Valençay reproduite *supra* :


Joseph Gaspard Benoît Andrez

© Archives départementales de Loir-et-Cher

Quant à Mlle Schwartz, elle pourrait être une élève du chanteur Félix Blangini[26]. Ce dernier, protégé par Talleyrand, devient en 1814 surintendant de la Chapelle royale, compositeur de la cour et professeur de chant au Conservatoire de musique.

Le 30 thermidor suivant (17 août 1804), le même registre indique qu'il a été « payé à Ansiot, tant pour lui que pour 3 autres qui ont joué du violon au château, la somme de dix huit livres ». Il s'agit probablement d'un quatuor à cordes qui, avec le piano de Mlle Schwartz, vient agrémenter le séjour du prince et de ses invités. Ansiot pourrait être Jean Ansiaux (1781-1826), natif de Huy, qui fit exécuter un *Te Deum* à Paris en 1808[27].

Sans doute les soirées des Talleyrand à Valençay étaient-elles semblables à celle qu'ils venaient de donner à Paris le 31 décembre 1803 et dont Louis de Bentheim-Steinfurt a laissé une description dans son journal : « Pour tout concert, il n'y avait qu'un piano, et puis un

[24] AD Loir-et-Cher, 5 MI 18/ R 64.

[25] Voir José Quitin, *La Musique à Liège entre deux révolutions (1789-1830)*, Liège, Mardaga, 1997, p. 120 note 4 et p. 163.

[26] Le nom de Mlle Schwartz figure dans la liste de ses élèves que Blangini publie en tête de ses *Mémoires*, Paris, Charles Allardin, 1834, p. V.

[27] Cf. François-Joseph Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, Paris, Didot, t. I, 1868, p. 116, et L. de Burbure, *Biographie nationale de Belgique*, Bruxelles, H. Thiry, 1866, t. I, col. 338-339. Selon Edouard G. J. Gregoir, *Galerie biographique des artistes musiciens belges du XVIII[e] et du XIX[e] siècle*, Bruxelles, Schott frères, 1862, p. 10-11, Jean-Hubert-Joseph Ansiaux vint à Paris en 1808 et fut introduit chez Grétry par le chanteur liégeois Adrien, de même que chez Paër et Blangini ; on lui doit notamment des messes, motets, opéras, et des morceaux de violon. Ansiaux touchait aussi le piano.

violon qui jouait aussi les danses. Une Mme de Laval, amatrice, pinça très bien la harpe[28]… Après qu'elle eut cessé, l'on commença tout de suite par une valse, puis par une écossaise. Puis Mme de Talleyrand me proposa de jouer une pièce de flûte. Après, l'on dansa des danses françaises[29] ». Nous ignorons si Mme de Laval vint à Valençay. La harpe aujourd'hui présente dans le salon de musique (voir l'ill. *supra*), dont le nom du facteur n'apparaît plus sur l'instrument mais a pu être retrouvé par l'adresse encore visible, « rue Vieil du Temple », daterait d'après 1816, année où les sieurs de Frey père et fils semblent s'installer à cette adresse, à Paris[30]. Nous ignorons la date de son arrivée au château.

Les registres comptables nous renseignent ensuite pour l'année 1806-1807. Le 2 mai 1807, 18 livres sont payées au sieur « Meideck, musicien, […] pour avoir accordé le piano du salon, au mois d'octobre dernier », soit en 1806. Le reçu précise qu'il s'agit du piano de la princesse[31], arrivée à Valençay en octobre pour recevoir la princesse Santa Croce et sa fille qui, le 8 novembre suivant, épousait Alexandre Godeau d'Entraigues à Vicq-sur-Nahon (le mariage religieux ayant lieu le jour même à Valençay[32]).

Lors du séjour suivant, en septembre 1807, le prince est présent. Le 13 novembre, Meideck, qualifié de maître de piano, reçoit à nouveau 18 livres pour l'accord « du piano au salon, au mois de septembre dernier ». Le reçu, signé à Valençay le 1er octobre, précise qu'il s'agit cette fois du piano « de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Talleyrand Prince de Bénévent[33] ». Un autre musicien, le violoniste Bonnin, est aussi présent en septembre 1807 : le 24, il reçoit 42 livres de Goulet, « chargé d'affaires de Mgr le Prince de Bénévent, […] pour dix huit jours que je suis resté a ses ordres, pour jouer du violon[34] ».

En mai 1808, Meideck et Bonnin – qui signe alors Bonnin Bernier – sont de nouveau à Valençay, au début du séjour des Infants d'Espagne que Talleyrand reçoit le 18. Le 28, Meideck signe pour 10 livres reçues du chargé d'affaires du prince, Goulet, pour « le transport d'un forté-piano, prêté de la part de M. Jacquemain, de Châteauroux[35] ». Il s'agit probablement d'Aimé

---

[28] Fille du baryton Henri Larrivée, Mme Laval venait en mars 1803 de donner un concert dans la salle de la Société olympique : il semble que ce concert soit celui, évoqué par Reichardt, de Mme « Leval » (qui projette un voyage en Allemagne), au cours duquel elle exécute un concerto pour piano de Dussek et un autre pour harpe de Steibelt (cf. A. Laquiante, *Un hiver à Paris sous le Consulat, 1802-1803, d'après les lettres de J.-F. Reichardt*, Paris, Plon, 1896, p. [408] et 412). Mme Campan écrit à son fils Henri, le 2 janvier 1809 : « On a entendu chez moi aussi Madame Laval, harpiste, au moins aussi forte que d'Alvinac [d'Alvimare], et aussi bonne claveciniste, qui va être attachée à ma maison au mois de Juillet. Cette femme gagnait trente mille francs par an à Londres. Cela est connu de tout le monde, mais avec son mari qui n'avait pas d'état, elle en mangeait trente-cinq, ce qui a amené pour dernier résultat des dettes, parce que la vie est très-chère à Londres, et que, même partout, sans ordre on dépasse son revenu. Elle aime donc mieux, pour son avenir, placer son mari dans les domaines, et venir chez moi. C'est une brillante acquisition que je fais pour ma maison. » (*Journal anecdotique de Mme Campan ou souvenirs recueillis dans ses entretiens par M. Maigne […] suivi d'une correspondance de Mme Campan avec son fils*, Paris, Baudouin frères, 1824, p. 248-249).

[29] L. de Bentheim-Steinfurt, « Un séjour à Paris (1803-1804) - Journal inédit publié par M. J. Sauvage », *Le Correspondant*, 25 octobre 1908, p. 331, note 2. Voir aussi A. Beau, *op. cit.*, p. 38.

[30] Ils étaient installés auparavant rue Saint-Denis. François-Joseph de Frey, né à Colmar en 1770, avait été employé chez les Érard avant de fonder sa propre maison vers 1809 (voir http://www.lieveverbeeck.eu/pianos_francais_1800_1829.htm). Le nom de Frey est mentionné à l'adresse de la rue Vieille-du-Temple, comme facteur de pianos et de harpes, dans les *Affiches, annonces judiciaires, avis divers du Mans* de 1816, p. 181, dans l'*Almanach de 25000 adresses de Paris* de 1817, p. 277, et dans César Gardeton, *Bibliographie musicale de la France*, Paris, Niogret, 1822, p. 541. François-Joseph de Frey est toujours signalé en 1831 comme facteur de pianos, rue Vielle-du-Temple n° 51 (cf. *Procès du service funèbre le 14 février 1831 à St-Germain l'Auxerrois*, Paris, Dentu, 1831, p. 51), de même que son nom figure dans l'*Almanach général de la France et de l'étranger* de 1839, p. 446.

[31] AD Indre, 66 J 501. Le reçu se trouve sous la cote 66 J 4-8, en date également du 2 mai 1807.

[32] Cf. A. Beau, *op. cit.*, p. 47-48.

[33] AD Indre, 66 J 501 et 66 J 4-8. Les états des dépenses conservés sous la cote 66 J 12 portent mention de l'accord « du piano du salon » pour ces deux dates (2 mai et 13 novembre 1807).

[34] AD Indre, 66 J 4-8, 24 septembre 1807.

[35] Cf. AD Indre, 66 J 4-8 et 66 J 501.

Jacquemain, inspecteur des eaux et forêts, dont le fils Aimé Joseph, géomètre à Chateauroux, possède un compte au château pour des relevés de plans effectués sur les terres, entre 1809 et 1813[36]. Quant à Bonnin-Bernier, il signe le 3 juin 1808 le reçu de 180 livres « pour 15 jours que je suis resté aux ordres de S[on] A[ltesse] Mad[am]e la Princesse de Bénévent[37] » :



© Archives départementales de l'Indre

Inconnu des dictionnaires et des fonds musicaux, Pierre Charles Bonnin est en janvier 1807 maître de danse, demeurant rue Grande à Châteauroux, d'après l'acte de naissance de sa fille Thérèse. Il est alors l'époux de Jeanne Bernier, ce qui explique sa signature accolant leurs deux noms[38] :



© Archives départementales de l'Indre

Bonnin est toujours qualifié de « musicien » lorsqu'il meurt le 27 décembre 1812 à Châteauroux, rue Bombardon, âgé de 46 ans (il serait donc né en 1766)[39]. Fils de Pierre Gaspard Louis Bonnin, maître tailleur, il avait été actif à Blois comme tailleur d'habit depuis au moins 1788[40], de même qu'en 1791 et 1793 où il demeure rue Basse, lorsque lui naissent deux fils de son

[36] Cf. AD Indre, 66 J 508, registre *Comptes courans avec les ouvriers & fournisseurs du Château de Valencay*, f. 69. Le 30 juin 1820, lors de la déclaration de la naissance de sa fille Virginie, Joseph Aimé Jacquemain est géomètre de 1re classe du cadastre et géomètre forestier au département de l'Indre, âgé de 37 ans, époux de Virginie Hamart, âgée de 29 ans. Il demeure rue des Pavillons à Châteauroux, à la même adresse que ses parents ; son père, Aimé Jacquemain, meurt le 13 avril 1820 : il est alors ex inspecteur des eaux et forêts, retraité et âgé de 68 ans, époux de dame Anne Philiberte Basset, âgée de 50 ans. Cf. AD Indre, Châteauroux 1820, 3 E 044/81. Le nom de Jacquemain n'apparaît pas dans les registres des archives Érard.

[37] AD Indre, 66 J 4-8 et 66 J 501.

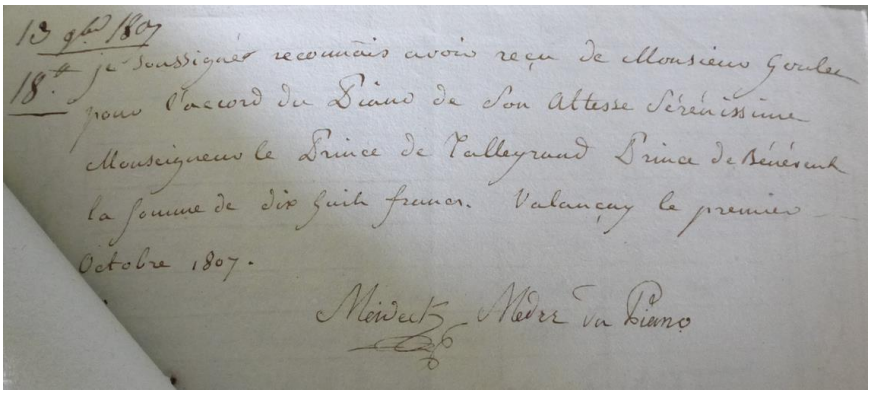
[38] « Aujourd'hui huit janvier dix huit cent sept après cinq heures du soir, par devant nous Charles Grillon Villeclair, maire de cette ville soussigné, est comparu le sieur Pierre Charles Bonnin, maitre de danse, demeurant en cette ville rue grande, lequel nous a présenté un enfant du sexe feminin, né le cinq dudit à trois heures du soir, de lui déclarant, et de Jeanne Bernier son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Therese Augustine[.] lesdites déclaration et présentation faites en présence des sieurs Auguste Cartier Duboidouin agé de vingt un ans, de Jean Rouet Petiteau agé de soixante neuf ans, sergent de ville, de Therese Lemon fille de Charles, et de Marie Petiteau veuve Coulon sage femme, demeurants en cette ville. lesquels après lecture faite ont sauf ledit Rouet signés. Petiteau v[euv]e Coulon, Cartier Duboidouin, Therèse Lemon, Bonnin Bernier, Grillon Villeclair », AD Indre, 3 E 044/ 68.

[39] « Aujourd'hui vingt huit décembre mil huit cent douze a huit heures du matin, par devant nous Philippe Joseph Basset, adjoint à la mairie, délégué par le maire, sont comparus Saturnin Geraud agé de trente ans, et Jean Momot agé de soixante ans, journaliers lesquels nous ont déclaré que Pierre Charles Bonnin agé de quarante six ans musicien epoux de Jeanne Bernier, est décédé d'hier à trois heures du soir, en son domicile sis rue Bonbardon [Bombardon], lesquels après lecture faite, ont declaré ne savoir signer… constaté par nous adjoint, d'après [*sic*] nous être transporté au domicile dudit Pierre Charles Bonnin, décédé », AD Indre, 3 E 044/ 73.

[40] Il est alors déjà marié, comme il ressort de l'acte de baptême de Pierre Charles Corbin du 20 juin 1788, fils de Pierre Corbin « faberiquant de dés » : « le parain a ete Pierre Bonnin m[aî]tre tailleur e[pou]x de Jeanne Bernier lesquels ont signé avec nous », AD Loir-et-Cher, 4 E 018/ 200.

épouse Jeanne Bernier[41]. Il semble avoir fait partie des sept musiciens composant la musique de la Garde nationale de Blois, formée en 1791[42].

Pierre Charles Bonnin Bernier, en qualité de violoniste, dut remplir les fonctions de maître de danse et d'accompagnateur du piano. S'il reste au même poste en 1808 qu'en 1807, il ne semble pas que ce soit le cas pour Meideck qui, en 1808, ne paraît plus occuper la charge de maître de piano, comme c'était le cas le 1er octobre 1807 lorsqu'il signe « Meideck, Medrr du Piano » :


13 9bre 1807
18 fr Je soussigné reconnais avoir reçu de Monsieur Gerlac pour l'accord du Piano de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Talleyrand Prince de Bénévent la somme de dix huit francs. Valençay le premier Octobre 1807.
Meideck Medrr du Piano

© Archives départementales de l'Indre

Aurait-il été remplacé par Dussek qui, après son arrivée à Paris à l'automne 1807, entre alors au service du prince, de sa femme, de la princesse de Courlande et de la jeune Charlotte ? Ce qui expliquerait que l'activité de Meideck paraisse se réduire en 1808 au transport d'un piano, tandis que Bonnin, après 18 jours en 1807, séjourne de nouveau au château entre le 18 mai (date d'arrivée des princes d'Espagne) et le 3 juin 1808.

Nous avons retrouvé trace d'un Jacques André Meideck, actif à Châteauroux : sa fille Catherine Pauline y naît le 21 juillet 1810 et Jacques Meideck est alors qualifié de musicien[43], époux de Anne Rosalie Lyfnès et demeurant rue des Bouchers, de même que le 28 octobre 1812 lors de la naissance de son fils Félix Auguste[44]. Il semble qu'il s'agisse du même Jacques André

[41] Deux actes du baptême de Pierre Charles, le 30 janvier 1791, paroisse Saint-Nicolas de Blois, sont conservés aux archives communales de Blois, GG 146 (qui orthographie Bonin), et aux AD Loir-et-Cher, 4 E 018/ 202 : « né de ce jour du legitime mariage de Pierre Charles Bonnin tailleur d'habit et de Jeanne Bernier ont ete parain Pierre Gaspard Louis Bonnin m[aî]tre tailleur grand pere de l'enfant et maraine Silvine Bernier tante de l'enfant. Le parain seul a declare scavoir signe[r]. Bonnin pere. Pierre Charles Bonnin fils pere de l'anfant ». Un autre acte de naissance, du 6 mai 1793, est conservé aux AD Loir-et-Cher, 5 MI 18/ R 64 : « Et le dit jour et an que dessus à l'heure de midy, [...] est comparu [...] Pierre Charles Bonnin, Tailleur demeurant en cette ville ruë Basse, lequel assisté de Pierre Denis Germain demeurant ruë du chant des oizeaux [...] âgé de vingt quatre ans, et Simphorien Doreau, demeurant faubourg de Vienne [...] âgé de trente huit ans, à déclaré à moy Barthelemy Bellenouë Villiers que Jeanne Bernier sa femme en légitime mariage est accouchée le jour d'hyer à six heures du matin, d'un enfant male qu'il m'a présenté et auquel enfant il a donné les prénoms de Pierre Charles Simon [...] ».

[42] Il y fut actif comme bassoniste, sous le nom de Bonnin fils, entre 1791 et 1799, cf. Jules Brosset, « La Musique de la Garde Nationale de Blois », *Mémoires de la société des sciences & lettres de Loir-et-Cher*, vol. XVI, 1902, p. 151, 160.

[43] « Aujourd'hui vingt un juillet mil huit cent dix, quatre heures du soir, par devant nous Charles Grillon Villeclair maire soussigné, est comparu le sieur Jacques Meideck, musi[ci]en, demeurant en cette ville rue des Bouchers, lequel nous a présenté un enfant de sexe féminin, né cejourd'hui à six heures du matin, de lui déclarant, et de dame Anne Rosalie Lyfnès son épouse, et auquel, il a donné déclaré [*sic*] vouloir donner les prénoms de Catherine Pauline. Lesdites déclaration et présentation faites en présence des sieurs Pierre Baron agé de quarante huit ans, cordonnier, de Jean Laballe agé de quarante quatre ans, cabaretier, de Jacques Gabriel Marais fils, et de Magdelaine Baron fille, lesquels après lecture faite, ont sauf ledit Laballe signé. Petiteau v[euv]e Coulon, Jaque Meideck, Baron, Jacque Gabriel Marais, Madelene Baron, Grillon Villeclair », AD Indre, 3 E 044/ 71.

[44] « Aujourd'hui vingt huit octobre mil huit cent douze, deux heures du soir, par devant nous Philippe Joseph Basset, adjoint à la mairie, délégué par le maire, est comparu le sieur Jacques Medéck, musicien, demeurant en cette ville rue des Bouchers, lequel nous a déclaré que Anne Rosalie Lyfnès son epouse, est accouchée ce jourd'hui à cinq heures du matin, d'un enfant du sexe masculin, qu'il nous présente, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Felix Auguste. Lesdites déclaration et présentation faites en présence des sieurs Jean Jacques Gallas, coutelier, de Paul Moreau, marchand de sabots, tous les deux de l'age voulu par la loi, de Felix Reiset fils, et de Rose Rey fille, lesquels après lecture faite, ont

Meideck, qualifié de « traiteur[45] » qui, le 21 novembre 1803, déclare la naissance d'un fils, Michel, dont la mère est Marie Anne Arnoux[46]. L'année suivante, un autre fils d'André Meideck et de Marie Anne Arnoux, Laurent Adrien, âgé d'environ quatre ans, décède[47]. Neuf mois après, le 7 fructidor an XIII (25 août 1805), Marie Arnoux meurt : son acte de décès précise qu'elle était l'épouse d'André Meideck, âgée de trente-six ans et demeurait « descente de la ville » à Châteauroux[48]. Jacques André Meideck dut donc se remarier avec Anne Rosalie Lyfnès entre 1806 et 1810.

La correspondance du comte de La Forest nous apprend que le 13 mars 1814, jour du départ des princes de Valençay, il manque deux passeports : « l'un pour le sieur Maidet [Meideck], sa femme et leurs deux enfants, maître de musique des Princes, l'autre pour M. Ferrari, sa femme et leurs trois enfants, maître de musique aussi. Je les envoie à Châteauroux et je prie M. le préfet de donner à chaque famille un passeport comme faisant partie de la suite de M. le comte de Barcelone. Ils partent d'ailleurs les derniers dans l'ordre arrêté[49]. »

Nous retrouvons bien Jacques Meideck (Medeck) et son épouse Anne Rosalie Lyfnès à Madrid : les archives madrilènes de la paroisse de san Pedro el real signalent Santiago Medeck comme professeur de musique et musicien de la chambre royale et de la Chapelle du roi d'Espagne, et sa femme, Dona Ana Rosalea Lyfnes Dieux, musicienne des reines Marie Isabelle de Portugal (qui meurt en 1818) et de Marie-Josèphe de Saxe (qui meurt en 1829). Santiago (Jacques) Medek y Karnipch est dit natif de Trèves, en Prusse (le nom de Karnipch serait celui de sa mère), et Ana Rosalea (Anne Rosalie), native de Saint-Pétersbourg et baptisée dans la paroisse Saint-Stéphane (san Esteban). Leur fille Catalina (Catherine Pauline) est l'épouse de Tomas Varela Iglesias et plusieurs enfants naissent de leur union entre 1846 et 1855[50].

Santiago Medeck publie à Madrid, vers 1833, un *Rondo Brillante Para Piano Forte*, op. 8, qu'il dédie à son épouse « D[ona]. Rosalia Lifenes[51] ». En 1833, Federico de Madrazo peint le portrait

---

signé. Ledit Felix Paul Moreau a déclaré ne le savoir. Jacque Medeck, Petiteau v[euv]e Coulon, J. J. Gallas, Zoé Rey, Reiset Félix, P[hilip]pe Basset », AD Indre, 3 E 044/ 73.

[45] Dans la définition de la 5e édition du *Dictionnaire de l'Académie française* de 1798, le mot « Traiteur » est ainsi défini : « Celui qui apprête, qui donne habituellement à manger pour de l'argent, ou qui entreprend de grands repas, tels que des repas de noces ».

[46] « Du vingt neuf Brumaire an douze de la République française a une heure après midi. Acte de naissance de Michel né d'hier à huit heures du soir fils de Jacques André Meideck, traiteur, et de Marie Arnoux demeurant à Chateauroux département de l'Indre. [...] premier témoin Honoré Douady agé de quarante ans, revendeur, second témoin Pierre Lassimonne boulanger, agé de trente six ans, et en présence de Michel Redon fils et de Marie Lassimonne fille dudit Pierre Lassimonne demeurant à Chateauroux [...] ». AD Indre, 3 E 044/ 65. Jacques signe alors « Meideck Jacobus Andereas ». L'enfant devait mourir le 11 frimaire suivant (3 décembre 1803), la déclaration étant faite par Honoré Douady, 42 ans, marchand, et Clément Vernon, 50 ans, « chaircuitier », en l'absence du père et de la mère, AD Indre, 3 E 044/ 65.

[47] « L'an treize de la République, le quinze du mois de Brumaire, à dix heures du matin, par-devant nous Antoine Claveau Martineau premier adjoint du maire, officier public de l'etat civil de la commune de Chateauroux département de l'Indre, canton et municipalité de cette ville, sont comparus Jean Rouet agé de soixante six ans, sergent de ville, et Claude Douady agé de vingt neuf ans, revendeur, demeurant en cette ville, lesquels nous ont déclaré que Laurent Adrien Meideck agé d'environ quatre ans, fils d'André Meideck, traiteur, et de Marie Anne Arnoux, est décédé d'hier à cinq heures du soir en sa maison sise en cette ville, rüe descente de la ville, et ont les déclarants dit ne savoir signer le présent acte après que lecture leur en a été faite. Claveau Martineau », AD Indre, 3 E 044/ 66, 15 brumaire an XIII (6 novembre 1804).

[48] *Ibid.* Sont mentionnés dans l'acte, comme déclarants ne sachant signer, Jean Blanchard, cordonnier, âgé de 44 ans et Claude Perard, âgé de 50 ans, tourneur, demeurants à Châteauroux.

[49] G. de Grandmaison, *op. cit.*, t. VII, p. 293.

[50] Cf. Matías Fernández García, PBRO., Parroquias madrileñas de san Martín y san Pedro el Real. Algunos personajes de su Archivo, Madrid, Caparrós Editores, 2004 , p. 425.

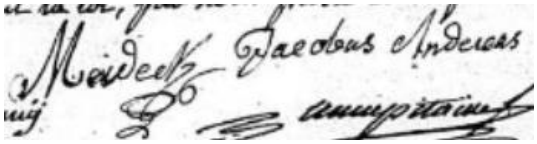
[51] L'édition de sa *Polaca para Piano Forte*, op. 6, est annoncée dans le *Diario de avisos de Madrid* du 22 mai 1833, p. 600, et celle de sa *Fantasia con variaciones, sobre el Aria de la Gazza-Ladra* de Rossini, op. 7, dans le même périodique du 1er juin 1833, p. 644. D'autres œuvres pour piano de Santiago Medeck sont conservées manuscrites à la Bibliothèque nationale d'Espagne : *Seis sonatas progresivas a tres manos o con bajo fundamental*, dédiées à l'Infante Louise Charlotte de Bourbon-Siciles (1804-1844), et, en deux exemplaires, une *Sonata a quatro manos*, dédiée à la reine, qui appartenait aux archives musicales de l'Infant François de Paule de Bourbon, frère de Ferdinand VII et époux en 1819 de sa nièce l'Infante Louise Charlotte. La reine pourrait être Marie-Josèphe de Saxe (1803-1829) ou bien Marie-Christine de Bourbon-Siciles, reine consort de 1829 à 1833, ou encore Isabelle II qui accède au trône en 1833 à la mort de Ferdinand VII. Medeck est qualifié sur

d'Augustin Medeck, violoncelliste et professeur de Carlota, sœur du peintre[52]. Sans doute s'agit-il du fils de Jacques, né à Châteauroux en 1812.

Anne Rosalie Lyfnès (Lifenes) est probablement la « Mme Medeck » dont Fétis nous dit que, native de Lithuanie, elle avait été élève pianiste de Jean-Louis Adam au Conservatoire[53], aurait épousé un violoncelliste allemand vers 1816 avant de partir avec lui à Valence (ne serait-ce pas plutôt Valençay ?) puis en Espagne où il occupa un poste à la Chapelle du roi Ferdinand VII[54].

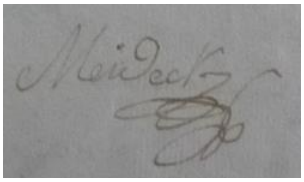
Signatures de Jacques André Meideck, 1803-1812

21 novembre 1803



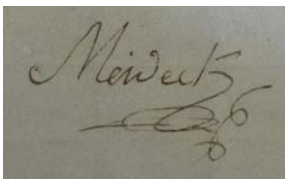
© Archives départementales de l'Indre

2 mai 1807



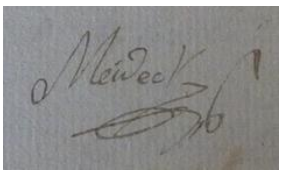
© Archives départementales de l'Indre

1er octobre 1807



© Archives départementales de l'Indre

28 mai 1808



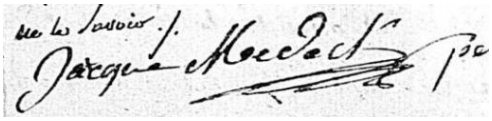
© Archives départementales de l'Indre

21 juillet 1810



© Archives départementales de l'Indre

28 octobre 1812



© Archives départementales de l'Indre

Jacques André (Jacobus Andreas, Santiago) Meideck (Medeck) est probablement apparenté à Paulinus Meideck qui, en 1833, obtient un brevet d'invention de cinq ans pour un nouveau mécanisme applicable aux échappements de piano. Alors mécanicien facteur de pianos, ce

---

les pages de titre de ces manuscrits de musicien de la chambre et de la Chapelle royale de Sa Majesté Catholique (« Musico de Camara y de la R. Capilla de S.M.C. »). Ces œuvres manuscrites témoignent d'une volonté didactique certaine.

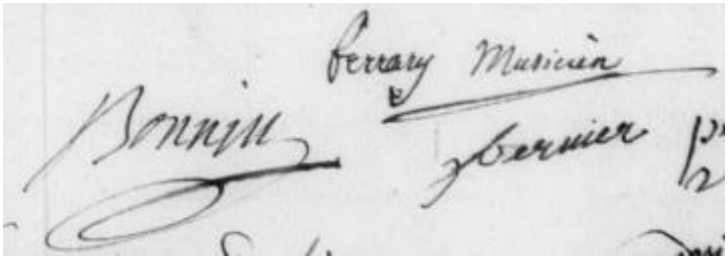
[52] Une reproduction monochrome du portrait, « propiedad de D. A. Beruete », est publiée dans *Federico de Madrazo*, coll. Monografias de arte, dir. G. M. Sierra, [Madrid, 1920], p. 3. Voir aussi Carlos Gonzales Lopez, *Federico de Madrazo y Küntz*, Barcelone, Subirana, 1981, p. 139, et du même, « Los Madrazos », *Goya : Revista de arte*, n° 243 (1994), p. 160 et 164.

[53] Elle n'apparaît pas dans le *Dictionnaire biographique des élèves et aspirants du Conservatoire de musique de Paris* non plus que dans le *Tableau des classes* établis par Frédéric de La Grandville, consultables en ligne, http://www.iremus.cnrs.fr/node/13527.

[54] Voir F.-J. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, Paris, Fournier, 1840, p. 343-344 : « Medeck (Madame), née dans la Lithuanie, en 1791, fut conduite fort jeune à Paris, où elle fit ses études musicales au Conservatoire. Élève de M. Adam, elle acquit par ses leçons un talent distingué pour le piano, et commença à se faire connaître vers 1814. Deux ans après, elle épousa Medeck, violoncelliste allemand, et voyagea avec son mari dans le midi de la France et en Espagne. Après avoir vécu quelque temps à Valence, elle s'est fixée à Madrid, où son mari était engagé pour la chapelle du roi. À la suite des événemens de 1823, la chapelle ayant été supprimée, Medeck et sa femme ont continué de résider dans la capitale de l'Espagne où le talent de celle-ci, et son mérite comme professeur, l'ont mise en vogue. Sa maison est le rendez-vous de tous les amateurs de cette ville, et l'on y entend chaque semaine de bonne musique. Mme Medeck a écrit quelques morceaux pour le piano, qui sont encore en manuscrit. »

dernier demeure à Paris, rue Saint-Sauveur n° 49. Dans sa demande, il précise qu'« Il ~~y~~ a 28 années d'établissement dont 27 où il demeure, [qu']il a travaillé 4 années chez M. Erard dont il a été chef d'atelier, à l'âge de 24 ans. À cette époque il s'est établi et a joui d'une bonne réputation dans la fabrication des forte pianos[55] ». Cela correspondrait à une activité chez Érard entre environ 1807 et 1811. Il figure dans les almanachs du commerce comme facteur de harpes, rue Saint-Sauveur n° 47 (1809), de pianos et de harpes, même rue, n° 49 (1811, 1816, 1820), et de pianos, même rue n° 18 (*Agenda musical*, 1836).

Quant à l'autre maître de musique évoqué en 1814 par La Forest, Ferrari, l'état civil de Châteauroux nous renseigne sur sa famille et ses liens avec les Bonnin Bernier. Nous apprenons ainsi que le 15 brumaire an XIII (6 novembre 1804) décède un jeune fils de Jérôme « Ferary », musicien, et de Sophie Bonnet, demeurants « enclos du château[56] ». Le 29 mai 1806, le couple demeure rue des Capucins lorsqu'il donne naissance à Marie-Louise. Alors que l'acte ne mentionne pas leurs noms, Bonnin et Jeanne Bernier le signent avec les témoins[57] :



© Archives départementales de l'Indre

L'enfant est reconnu lors du mariage de ses parents, célébré à Châteauroux le 5 mai 1809 : l'acte nous apprend que Jérôme Ferrary, musicien né à Borgo en Italie le 18 avril 1778, fils d'Antoine Ferrary et de Marie Guarini, demeure à Châteauroux depuis « quelques années[58] ».

---

[55] http://bases-brevets19e.inpi.fr/Thot/FrmFicheDoc.asp?idfiche=0016517&refFiche=0016199#

[56] « L'an treize de la République, le seize du mois de Brumaire à huit heures du matin, par-devant nous Antoine Claveau Martineau premier adjoint du maire, officier public de l'état civil de la commune de Chateauroux département de l'Indre canton et municipalité de cette ville, sont comparus Julien Guilbert, tissier, agé de vingt cinq ans, et Jean Rouet agé de soixante six ans, sergent de ville, domiciliés de cette ville, lesquels nous ont déclaré que Victor Ferary agé d'environ seize mois fils de Gerosme Ferary, musicien, et de Sophie Bonnet, est décédé d'hier à quatre heures du soir en sa maison size en cette ville Enclos du chateau et ont les déclarants dit ne savoir signer le présent acte après que lecture leur en a été faite. Claveau Martineau 1[er] adj[oin]t », AD Indre, 3 E 044/ 66, naissances, 16 brumaire an XIII.

[57] « Aujourd'hui trente un may dix huit cent six, pardevant nous Charles Grillon Villeclair, maire de cette ville soussigné, est comparu le sieur Jerosme Ferrary, musicien, demeurant en cette ville rue des Capucins, lequel nous a déclaré que le vingt neuf du courant sur les huit heures du soir, il est né un enfant de sexe féminin, qu'il nous représente, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Marie Louise, se reconnoissant pour être le pere de cet enfant, et l'avoir eu de demoiselle Sophie Bonnet agée d'environ vingt deux ans fille de Jacques Etienne Joseph Bonnet et de Jeanne Naudin, lequel enfant est né dans la maison dudit sieur Ferrary, dite rue des Capucins, la présente déclaration et présentation faites en présence de Cornelius Simon, agé de trente quatre ans, menuisier, d'Eleonor Guerinet agé de quarante six ans, huissier, et encore de Marie Petiteau veuve Coulon, sage femme, demeurant tous en cette ville, lesquels après lecture faite du présent acte ont signé de suite et sur la réquisition de ladite Sophie Bonnet, nous nous sommes transportés en sa maison, où étant, elle nous a déclaré en présence des témoins ci dessus designés, qu'elle reconnoissoit ledit enfant pour être le sien et a dit ne savoir signer. Ferrary musicien, Bonnin, J. Bernier, Petiteau v[euve] Coulon, Grillon Villeclair, Simon, Guerinet », AD Indre, 3 E 044/ 67.

[58] « Aujourd'hui cinq mai mil huit cent neuf, devant nous Charles Grillon Villeclair maire de cette ville soussigné. Sont comparus en l'hotel de la mairie pour contracter mariage. Le sieur Jerôme Ferrary, musicien, demeurant depuis quelques années en cette ville, né en la ville de Borgo en Italie département du Baro, le dix huit avril mil sept cent soixante dix huit, fils majeur du sieur Antoine Ferrary et de Marie Guarini, demeurants en ladite ville de Borgo, d'une part. Et demoiselle Sophie Bonnet, née le dix mars mil sept cent quatre vingt un à Châteauroux département de l'Indre, fille majeure de feu Jacques Etienne Joseph Bonnet, et de Jeanne Naudin, demeurantes en cette ville, d'autre part. Les actes préliminaires sont extraits du registre des publications de mariages, faits à cette mairie, les dimanches vingt trois et trente avril dernier, en exécution des articles 63 et 64, titre 2 chapitre 3 du Code Napoléon, et affiché à la porte extérieure de la mairie sans qu'il y ait eu d'opposition. Et les actes de naissances des futurs, etant en forme, de tous lesquels actes, il a été fait lecture, ainsi que du chapitre 6, concernant les droits et devoirs respectifs des epoux, par nous maire, aux termes de la loi. Et quand au décès du père de la future, cette dernière nous ayant déclaré, qu'elle etoit dans l'impossibilité de le produire, nous avons reçu d'elle, sa déclaration à serment, qu'elle ignore le dernier domicile de son père, qu'il est absent depuis quinze ans et que depuis cette épôque, il n'a donné de ses nouvelles, que le lieu de décès et celui du dernier domicile de son ascendant,

Deux autres filles, jumelles, naissent le 1er avril 1810 à Châteauroux, où la famille habite toujours rue des Capucins[59].

Il s'agit donc bien des familles des maîtres de musique des princes d'Espagne qu'évoque La Forest comme devant quitter le château de Valençay à la suite de la cour, en mars 1814 : Jacques André Meideck (Medeck), sa femme Anne Rosalie Lyfnès et leurs deux enfants Catherine Pauline, alors âgée de trois ans, et Félix Auguste, d'un an et demi ; et Jérôme Ferrari, sa femme Sophie Bonnet et leurs trois enfants Marie-Louise, âgée de sept ans, et les jumelles Laurence et Joséphine, trois ans.

Ferrari aura sans doute remplacé Bonnin Bernier après la mort de ce dernier, en décembre 1812. Il convient de noter que Meideck et Bonnin furent employés au château dès 1806 et 1807, soit avant l'arrivée de la cour d'Espagne. Leur disparition des sources comptables du château après 1808 pourrait s'expliquer par leur engagement par les princes d'Espagne.

Le séjour des princes d'Espagne (1808-1814)

Outre celles déjà mentionnées, les sources relatives à la période du séjour des princes d'Espagne et de leurs suites à Valençay sont plus nombreuses et permettent de préciser plusieurs éléments relatifs à des musiciens, instruments et musiques alors présents au château.

Dussek et Castro

Parmi les musiciens dont la présence est attestée à Valençay, Jan Ladislav Dussek est le plus célèbre. Arrivé à Paris à l'automne 1807 et entré au service du prince, il fut maître de musique de la princesse et de la jeune Charlotte, de même que de la duchesse de Courlande. Il dédie à ces dernières plusieurs de ses œuvres[60]. Une lettre autographe, écrite « Au chateaux de Valençay

---

lui sont inconnus, laquelle déclaration a été certifiée par les sieurs Jean Rouet Petiteau, cabaretier, Jean Violette, agent de police, Jean Marsilly, blatier, et Jacque Boidron, tailleur, tous majeurs demeurants en cette ville, lesquels ont également affirmé, que quoiqu'ils connaissent la future épouse, ils ignorent le lieu de décès de son ascendant, et celui de son dernier domicile, conformement à l'avis du Conseil d'Etat du 4 thermidor an 13. Les futurs présens, ont déclaré prendre en mariage, l'un Sophie Bonnet pour epouse, l'autre Jerôme Ferrary pour epoux. Du consentement de la mere de la future, et de celui des père et mère du futur donné par acte du sept fevrier dernier, dûment en forme, reçu [de] Ange Bergamini, notaire à la résidence de Borgo, et signé desdits père et mère dudit Jerome Ferrary leurs [*sic*] fils, en présence de Michel Brançon agé de trente un an, tailleur, beau-frère de la future, de Jacques Boidron agé de quarante ans, tailleur, oncle de la future, de Jean Thavenet [?] agé de vingt deux ans, tailleur, et de Laurent Sallé agé de soixante deux ans, commis chargé de la partie civil, amis du futur. Après quoi nous avons prononcé qu'au nom de la loi, les futurs sont unis en mariage, lesquels après lecture faite, ont sauf la future et ledit Rouet, signé. De suite et en présence des témoins ci-dessus dénommés dans ledit acte, ladite Sophie Bonnet, autorisée par ledit Jerôme Ferrary, ont déclaré qu'ils reconnaissoient pour leur propre et légitime enfant, Marie Louise Ferrary, née le vingt neuf mai mil huit cent six, et dont l'acte de naissance est inscrit sous la date du trente du même mois n° 308 du registre des acte des naissances de cette ville. Janne Nauden, Ferrary, Boydron, Thavenet, Brançon, L. Sallé, Grillon Villeclair », AD Indre, 3 E 044/ 70. Sophie Bonnet, fille d'un cordonnier, née et baptisée le 10 mars 1781 à Châteauroux, paroisse Saint-André (AD Indre, AC GG 10-11/ 1), avait épousé le 18 prairial an VI (6 juin 1798, AD Indre, 3 E 044/ 47-49) Michel Brançon, tailleur d'habits, qui se déclare être son beau-frère en 1809.

[59] « Aujourd'hui trois avril mil huit cent dix trois heures après midi, par devant nous Charles Grillon Villeclair maire de cette ville soussigné, est comparu le sieur Gerôme Ferray, musicien, demeurant en cette ville rue des Capucins, lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né le premier du courant, une heure après midi de lui déclarant, et de Sophie Bonnet son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner le prénom de Laurence [et non Florence comme inscrit en marge de l'acte et dans les tables décennales]. Lesdites déclaration et présentation faites en présence de Michel Brançon agé de trente cinq ans, marchand tailleur, oncle maternel de l'enfant, de Simon Denis agé de quarante deux ans, ferblantier, cousin de l'enfant, et de Marie Petiteau veuve Coulon, sage femme, lesquels après lecture faite ont signé. Grillon Villeclair, S. Denis, Ferrari, Petiteau v[euv]e Coulon, Brançon ». L'acte suivant est identique, sauf le prénom de l'enfant, Joséphine. AD Indre, 3 E 044/ 71.

[60] La sonate *Le Retour à Paris*, op. 64 (ou 70), est dédiée à la princesse de Bénévent. Les sonates progressives à quatre mains, op. 67, le sont à Charlotte de Talleyrand. Celles, op. 60, 69, 72 et 74, dont certaines avec accompagnement de violon, à la duchesse de Courlande et celle, op. 75, à la comtesse de Périgord, née princesse de Courlande.

Ce mercredi matin » et qu'il convient de dater de l'été 1808[61], est adressée à Camille Pleyel et à son père Ignace[62]. Elle nous renseigne sur la présence d'un curieux instrument, la harpe éolienne, que Dussek nomme harpe éolique ou aérienne. L'instrument est ainsi évoqué :

> Vous vous rappellez que je vous ai souvent parlé de ces *Harpes Eoliques*, ou *äeriennes* qu'on fait jouer par le vent, he bien j'en ai fait faire ici par le menuisier du chateaux[63] une très grossière, seulement du bois de chêne, cela fait une harmonie si charmante en la mettant à la croisée lorsqu'il fait le moindre vent que tout le monde en est enchanté ; le Prince de Bénévent après l'avoir ecouté s'est mis à réflechir un momment, et me dit en suite : Dussek ! savez vous qu'il y a une fortune dans cette machine ? je lui repond que je ne vois pas comment : il me dit *soyez sur qu'il y a une fortune* je la vois claire ! et je me trompe rarement dans cette sorte des calcules, et il seroit dommage de la laisser echap[p]er, ainsi vous n'avez qu'a ecrire sur le champ une requête au Gouvernement d'avoir le privilege dans tout l'empire de construire *vous exclusivement* cette sorte d'instruments, je vous repond non seulement que vous aurez le privilège, mais je veux m'employer *moi même* et *touts mes amis* à mettre votre machine à la mode, et vous verrez que dans 6. mois il y aura peu de fenetres à Paris ou il n'y ait une harpe Eolique.–
>
> Je lui ai dit alors que n'ayant ni attellier, ni maison pour construire ses [ces] instruments je lui ai demmandé la permission de m'associer pour cet objet avec mon ami Pleyel, qui ayant deja une manufacture, pourrait se mettre à l'ouvrage tout de suite ; et nous serions de moitié pour les frais, et profits.– il a ete fort content, et m'a lui même ordonner de vous ecrire sur le champ, et vous engager à faire cette requette en *votre nom* au Gouvernement, et dès que vous m'aurez repondu que la requête est donnée, il ecrira lui même a qu'il appartienne [*sic* pour : à qui il appartient] pour que la chose soit accordée toute de suite.– Vous voyez chers amis, que cette affaire peu devenir de la derniere magnitude, la construction de cette machine ne coute presqu'aucun soin, tout mediocre menuisier peu[t] la faire, ceux qui aiment la musique en acheteront, ceux qui ne l'aiment pas l'acheteront encore d'avantage, puisque la machine les amusera toute seule, pour peu qu'il fasse du vent – on pourra en faire depuis le prix de trois louis, jusqu'à 25. ou 30. selon les petites charlatanneries qu'on mettra dans les ornements ; j'ai deja dans la tête comment on pourra les faire a 2. et aussi a 3. octaves, et les effets harmoniques seront allors doublés, ou triplés, mais nous parleront de cela au long quand je serai à Paris, c'est qui [ce qui] est encore incertain. comme je n'ai aucun doute que vous n'acceptiez volontier ma proposition, j'espère que vous vous occuperez tout de suite de cette requette, mais il faudroit commencer par *faire faire un instrument.* Je vous envoye ci inclus le dessin de celui que je fait faire ici ; avec cela, et la description que je vous en ai deja fait vous voirrez facilement ce que c'est. Il est long de deux pied, 10. pouces [92 cm], et large de 8. pouce, sur 5. pouce de profondeur [21,6x13,5 cm], la table doit etre faite du même bois dont on fait celles des Piano. Les cordes doivent etre de la grosseur de celle qu'on nomme *La* au violon et accordées toutes en parfait unisson, a un Diapason aussi haut qu'il est possible de les mettre sans qu'elles risquent de se casser – Lorsque l'instrument sera fini et monté, il faut le placer entre les deux Battants d'une fenêtre entr[']ouverte, vis à vis laquelle il doit y avoir ou une porte, ou une autre fenêtre, ou passage, aussi ouvert, pour procurer un courrant d'air, la machine doit etre posée *verticalement,* ou bien debout, l'endroit que j'ai marqué *A, en bas,* et le côté des chevilles *en haut,* il faut aussi avoir l'attention de la poser *en profil* vis à vis le courant d'air, et alors pour peu qu'il y ai du vent vous entendrez des sons qui vous ettonneront. il faudra trouver le moyen de la fixer sans qu'elle risque d'etre renversée par le vent, c'est qui [ce qui] me semble ne sera pas bien difficile.– Il faut mettre dans la requête pour le privilège que c'est *notre invention* puisque la chose n'est connu de personne en France, et s'il y avoit quelqu'un qui en ai vu en Allemagne qui m'empechera de dire que c'est moi qui en a donné la premiere idée ?

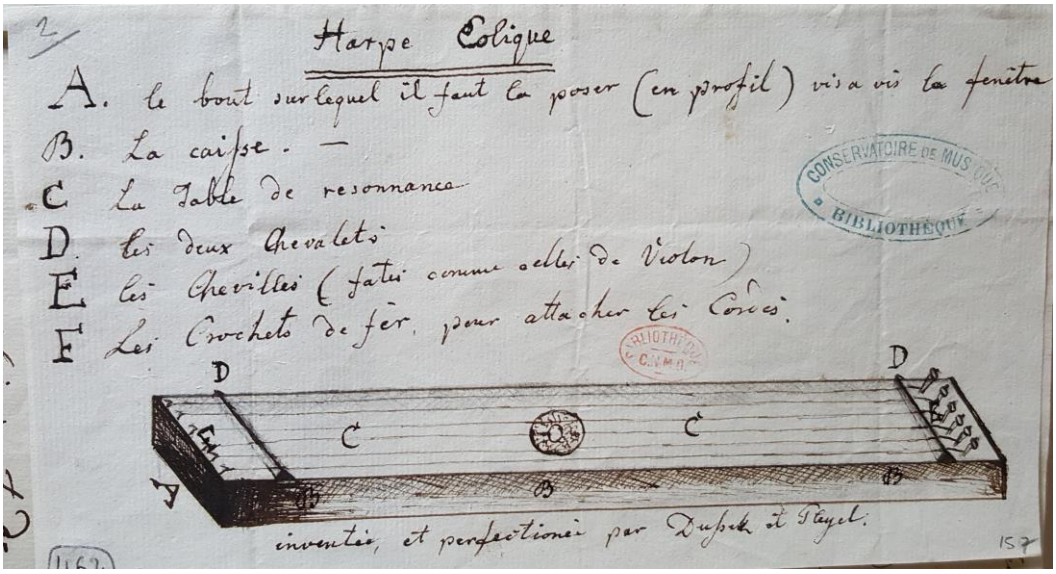
Le dessin joint, intitulé « Harpe Eolique », « inventée, et perfectionnée par Dussek et Pleyel », montre une caisse rectangulaire, avec au milieu de « la table de resonnance » une rosace. Le bord gauche correspond au « bout sur lequel il faut la poser (en profil) vis a vis la

[61] Un rapport de Levroux, publié dans la *Gazette nationale* du 2 juin 1808, p. 604, signale que les princes espagnols « paraissent se plaire à Valençay, où rien n'a été négligé pour leur agrément et leur commodité [...] Ils paraissent goûter particulièrement le talent de M. Dussek, pianiste célèbre, qui se trouve à Valençay ». D'autres lettres de Dussek à Pleyel, dans lesquelles il demande aussi l'envoi de tabac, datent des 16 juillet et 12 août 1808 (cf. A. Beau, *op. cit.*, p. 65).

[62] Conservée au département de la Musique de la BnF (sous la cote : LA Johann Ladislaus Dussek 2) et débutant par « Cher Camille », l'adresse est toutefois libellée au nom d'Ignace Pleyel, « en son magazin de musique Rue neuf [Neuve] des petits champs, vis à vis le trésor publique ». Pleyel, qui étend son activité à la construction de pianos, s'installe alors dans les locaux du 8 boulevard Bonne-Nouvelle, auxquels Dussek fait allusion à la fin de sa lettre : « j'espère que toutes les tracasseries seront fini[es], et que vous commencez de jouir tranquillement de votre charmant séjour au Boulevard ». Cf. Anik Devriès et François Lesure, *Dictionnaire des éditeurs de musique français,* vol. 1, t. 1, Genève, Minkoff, 1979, p. 128, et Jean Jude, *Pleyel 1757-1857. La passion d'un siècle,* Fondettes, Impr. du Centre Loire, 2008, p. 61. Dussek est de retour à Paris avant le 10 décembre 1808, date à laquelle il adresse une lettre à l'éditeur Kühnel de Leipzig.

[63] Probablement Jean-Baptiste Turet, charpentier à Valençay, qui figure au registre des *Comptes courans avec les ouvriers & fournisseurs du Château de Valencay,* AD Indre, 66 J 508, f. 52-53.

fenêtre ». Près de ce bord, sur la table, sont placés obliquement vers l'extérieur les pointes ou « crochets de fer, pour attacher les cordes », au nombre de six, tandis qu'à l'autre bord, à droite, figurent « les chevilles (faites comme celles de violon) ». Près de chacun de ses bords sont placés sous les cordes deux « chevalets », chargés de limiter la longueur vibrante des cordes et de transmettre les vibrations à la table d'harmonie.



© BnF, département de la Musique

À la fin de sa lettre, Dussek demande l'envoi de « quelque Cordes de Boyeaux, nottament le *La* du Violon, et le *Re* du Violoncelle, c'est pour faire différents experiences » qui, probablement, consistent à tester des cordes plus graves, afin de les substituer, de les faire alterner ou encore de les ajouter aux cordes existantes.

Il continue en déclarant : « Je lui [Talleyrand] ai aussi parlé de vos Forte Piano à Octaves, et il m'a promis qu'il s'interressera volontiers a vous en procurer le privilège dès qu'il en aura entendu l'effet ». Nous ignorons de quelle invention il s'agit : Pleyel avait débuté la fabrication des pianos en 1805, associé avec Charles Lemme jusqu'en février 1808. Y a-t-il un lien entre le projet de Dussek de construire une harpe éolienne avec une ou deux octaves supplémentaires et ces pianos de Pleyel, auquel cas il s'agirait probablement de l'étendue ou tessiture de l'instrument[64] ?

Dussek termine par une description de son séjour : « Nous vivons ici moitié à la française, moitié a l'espagniol assez agréablement, ces étrangers sont le[s] meilleurs enfans du monde, seulement il[s] m'excédent à force de me faire faire des impromptus sur de[s] Fandango, des Voleros, etc. etc. » Par impromptu, il faut entendre des improvisations sur des airs de danse espagnols, fandangos et boléros.

Les 22 décembre 1808 et 17 janvier 1809, à l'occasion de concerts publics donnés au Théâtre de l'Impératrice à Paris, Dussek est autorisé à jouer son sixième concerto, op. 27 : la presse parle alors de l'« autorisation spéciale » du prince de Bénévent (*Gazette nationale*, 22 décembre

[64] L'étendue la plus grande connue à cette époque est celle de six octaves et demie (ut^1-fa^5). Érard aurait fait l'essai dès 1814 de sept octaves (ut^1– ut^6) selon L. de Saint-Vincent, « Pianos. Sur l'étendue des claviers », *Revue et Gazette musicale de Paris*, 9 avril 1843, p. 128.

1808), avant de regretter « de ne pouvoir plus de long-tems se procurer le même plaisir ; car M. Dussek est attaché à la musique de S. A. le prince de Bénévent, et il n'a été autorisé à jouer que deux fois ce concerto, qui lui fait autant d'honneur pour la composition que pour l'exécution[65] ». L'autorisation accordée paraît crédible, de même que celle évoquée dans la lettre précédente, et non relever d'une simple stratégie commerciale.

Dussek meurt à Paris le 20 mars 1812, dans le palais du prince de Bénévent, rue de Varenne, c'est-à-dire à l'hôtel de Galliffet qui abrite aujourd'hui l'Institut culturel Italien, où il occupait un appartement « à l'entresol du corps de bâtiment en aile sur la cour[66] ».

Avec Dussek, Talleyrand emploie le guitariste Salvador Castro de Guistau (Gistau), dont il évoque la présence à Valençay dans ses mémoires : « J'avais fait venir de Paris un musicien qui jouait sur la guitare ces airs chevaleresques et mélancoliques que l'Espagnol se plaît tant à redire. Dussek était avec moi. Tantôt, il faisait entendre cet air des folies d'Espagne, monotone et triste comme tout ce qui tient au sentiment ; tantôt il jouait des contredanses françaises. On dansait. Mais ces princes connaissaient peu les figures de nos quadrilles. Leur amour propre pouvait éprouver quelque gêne. Nous reprîmes les danses espagnoles, et la gaucherie des Français amusait leur amour-propre consolé[67]. » Nous apprenons que Dussek mangeait à une deuxième table, avec service unique, en compagnie de Charles Fercoc, le bibliothécaire du château[68].

Issu d'une famille de la noblesse aragonaise, né à Madrid en 1770, Castro arrive à Bayonne où il se fait connaître sur la guitare, puis à Paris où « il est recherché par la meilleure société. Il y a eu d'illustres écolières », pour qui il compose et publie un journal de chant italien et espagnol avec accompagnement de guitare, entre 1802 et 1810, de même que des pièces pour guitare seule et une méthode pour cet instrument[69]. Il exerce encore à Paris en 1822[70]. Parmi ses œuvres, dont près d'une trentaine de recueils sont publiés à Paris, figurent quatre recueils de *Séguedilles ou chansons nationales espagnoles*, avec la traduction française et accompagnement de guitare (œuvres 1, 2, 3, 5), plusieurs airs variés pour la guitare, dont des *Variations de las folias d'Espagne*, pour la guitare ou la lyre, faciles et méthodiques, œuvre 10, ainsi que deux recueils de *Boléros*, pour voix avec accompagnement de piano, œuvres 14 et 15.

Sa présence à Valençay est attestée par deux reçus du mois d'août 1808[71], signés de Fresnoy, pour transport de caisses : le premier, en date du 10 août, mentionne un « Port a payer a M. Castro » pour une valeur de 30 livres.

---

[65] *Courrier de l'Europe et des spectacles*, 19 janvier 1809. La restriction ne s'est pas appliquée à l'édition nouvelle du concerto, annoncée chez Sieber père dès le 9 mars suivant, dans le même journal.

[66] Ce qui ressort de son inventaire après décès, cf. L. Laifrova, *op. cit.*, p. 75.

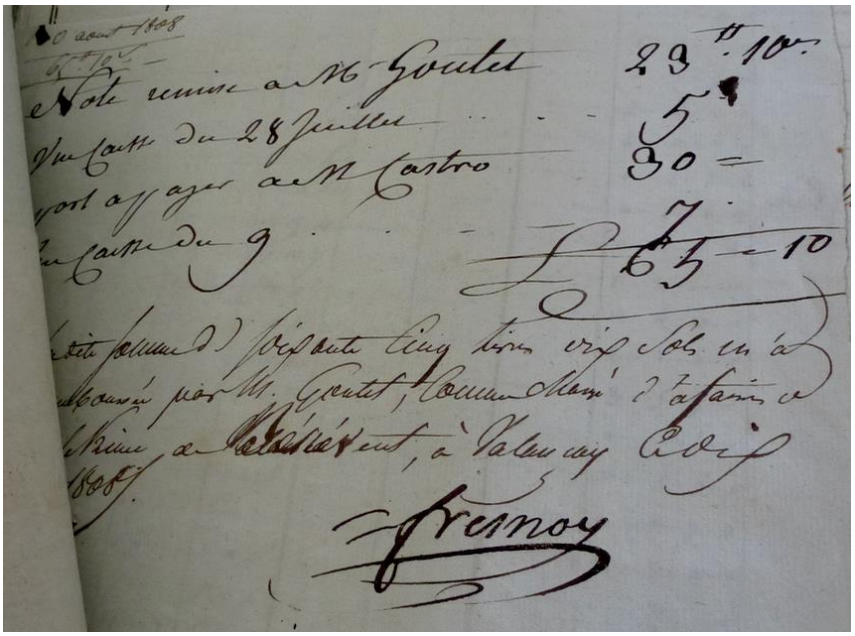
[67] Sur ces mémoires publiés à partir de 1949 dans la *Revue des deux mondes*, voir A. Beau, *op. cit.*, p. 57 et suiv.

[68] Talleyrand eut un autre bibliothécaire, Henry (Hendrik) Jansen (1741-1812), natif de La Haye, qui traduisit et publia à Paris dès 1788 les célèbres *Idées sur le geste et l'action théâtrale* (*Ideen zu einer Mimik*), suivies d'une lettre sur la peinture musicale, de Johann Jakob Engel. Cf. F.-J. Fétis, *op. cit.*, 2e éd., 1866, t. 4, p. 425.

[69] Cf. A. Choron et F. Fayolle, *Dictionnaire historique des musiciens*, t. I, Paris, Valade, décembre 1810, p. 123-124. Stanislas de Boufflers a publié dans le *Mercure de France* de juin 1809, p. 477-480, un article sur le « *Journal de de musique étrangère*, pour guitare ou lyre », de Castro.

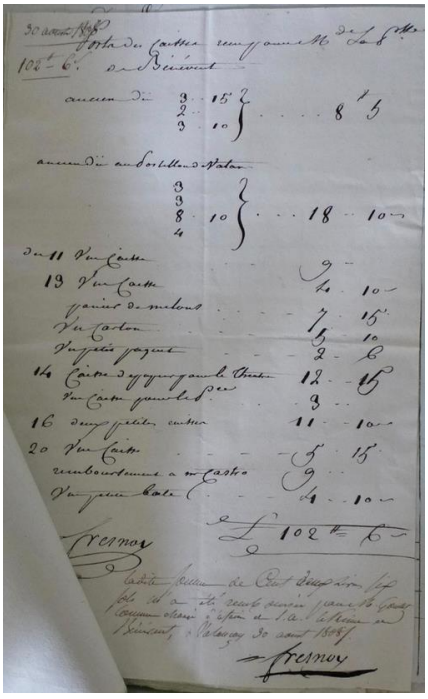
[70] Cf. C. Gardeton, *op. cit.*, p. 526.

[71] AD Indre, 66 J 4-8.



© Archives départementales de l'Indre

Le second, en date du 20 août suivant, indique seulement un « remboursement à M. Castro » d'une valeur de 9 livres. Nous ignorons ce que contenaient les caisses : peut-être des guitares et de la musique imprimée ?



© Archives départementales de l'Indre

Ce dernier reçu mentionne aussi, à la date du 14 août 1808, le port d'une « caisse de papier pour le Theatre » pour un montant de 12 livres 15 sols. Il pourrait s'agir d'un réaménagement de la salle de bal projetée et peut-être édifiée en 1805-1806 d'après les plans de l'architecte

Renard[72]. Les mémoires de Talleyrand évoquent toutefois la terrasse comme espace faisant office de salle de bal, de même que les guitares de Castro : « La terrasse qui est en face du château devint notre salle de bal pour que les princes pussent rencontrer, comme par hasard, quelques-unes de ces danses qu'on appelle rondes, et auxquelles on peut se mêler sans savoir danser. Des guitares et entre autres, celle de Castro, se trouvaient dans tous les coins du jardin[73]. » Pourtant, un théâtre fut aménagé au-dessus de l'entrée principale du château, ce dont témoigne le marquis d'Ayerbe dans ses mémoires : « La porte principale du château se trouve dans le second corridor qui, avec le précédent, forme le cadre de sa cour intérieure. Au rez-de-chaussée, il n'y a de charmant qu'un porche à simple auvent ; au-dessus de lui, une galerie qui conduit à une salle de réception située au-dessus de la porte et qui depuis est devenue le théâtre[74] ». Ces mémoires évoquent également Castro, seul admis auprès de Ferdinand qui vit retiré dans ses appartements depuis septembre et le départ des dames, jusqu'à son renvoi en novembre 1808[75].

Le quotidien des princes d'Espagne nous est connu par quelques documents, dont le sermon prêché à Cadix en 1810 par Blaise Ostolaza, confesseur de Ferdinand qui l'accompagne à Valençay en 1808 et dont il décrit les journées : « Après avoir dormi la siesta (la méridienne), ils s'occupaient [les infants] dans leur chambre ou à toucher du piano, ou à lire, jusqu'à l'heure de la promenade[76] ». Ce goût est toujours présent en 1820 pour Ferdinand, à Madrid : « A midi précis, il dine avec son frère, après quoi il reçoit ceux qui sont admis à lui faire la cour. Il sort souvent à pied [...] Le soir, il fait de la musique dans ses appartemens. Il invite plusieurs dames et seigneurs de la cour, et il y joue souvent lui-même du forte-piano, instrument qu'il affectionne et sur lequel il montre un talent distingué. Quelquefois il se rend au spectacle. Il se couche d'assez bonne heure, et sa vie d'un jour est celle de tous les jours. Ferdinand est fort instruit. Sa détention à Valençay lui a été utile. Il y a travaillé et beaucoup lu ; il a même mis à profit sa triste solitude pour traduire en langue française quelques fragmens des meilleurs poètes espagnols[77]. »

---

[72] Le plan d'une salle de bal est publié dans J. Ch. Krafft, *Plans des plus beaux jardins pittoresques de France, d'Angleterre et d'Allemagne [...]*, Paris, Levrault, 1809, 2e cahier, lequel renferme les « plans, coupes, élévations et détails de divers monumens et fabriques, tant projetés qu'exécutés en 1805 et 1806, pour l'embellissement d'un jardin pittoresque à Valencé, appartenant à S. A. le prince de Bénévent. Par feu Renard, architecte de son Excellence le ministre des relations extérieures. » Les planches XI et XII représentent le « Plan, façade sur le jardin, celle du côté de l'entrée et coupe sur la ligne *xy*, d'un pavillon pittoresque et d'agrément construits en bois et briques, renfermant un vestibule au fond duquel se trouve un escalier, et distribuant à droite et à gauche à des salons de jeux, desquels on communique à une grande salle de danse, qui en outre à deux entrées extérieures. Ce petit pavillon pourroit être d'une composition plus heureuse ; le plan est peu étudié, le décors [*sic*] intérieur manque de goût ; mais ce qui choque le plus, c'est le peu d'accord dans le style des deux façades ; celle d'entrée, surtout, n'a point le caractère propre : on désireroit dans l'ensemble plus de légèreté et de grâce convenables à la destination d'un pareil édifice. » La planche XI est reproduite dans A. Beau, *op. cit.*, p. 43. Certains éléments de ce pavillon rappellent ceux de l'actuel pavillon de chasse de la Garenne, situé en contrebas du château, près du Nahon.

[73] Cf. A. Beau, *op. cit.*, p. 61 note 1.

[74] D. Juan Jordan de Urries, éd., *Memorias del marqués de Ayerbe sobre la estancia de D. Fernando VII en Valençay*, Saragosse, M. Salas, 1893, p. 11 : « La puerta principal del Castillo se halla en la segunda crujia que, con la antecedente, forma el cuadro de su plaza interior. En el piso bajo de aquel tramo no hay mas que un soportal ó simple cobertizo : sobre él, una galeria que conduce a una sala de recibo encima de la puerta que después se hizo teatro ».

[75] *Ibid.*, p. 30-31 : « Solo el músico Castro, socolor de distrale con la guitarra, se introducía en él bastante á menudo, hasta que á duras penas logré echarle de la casa ». Ayerbe évoque plus loin, p. 49, une accusation portée contre lui par Castro, par vengeance d'avoir été lui-même renvoyé. Sur la date du renvoi de Castro, cf. A. Beau, *op. cit.*, p. 58.

[76] Don Blas Ostolaza, *Sermon patriótico-moral que con motivo de una misa solemne, mandada celebrar el dia 25 de Julio del año 1810*, Valencia, B. Monfort, 1811, p. 50 : « Concluido esto y la siesta, se entretenian en su quarto, ó tocando el fortepiano, ó leyendo hasta la hora del paseo ». Traduit en français dans « Sermon prêché à Cadix, en l'an 1810, par le docteur Ostolaza », *La Renommée*, n° 212, 12 février 1820, p. 948.

[77] « Chronique pour 1820 », dans C. L. Lesur, *Annuaire historique universel, pour 1820*, Paris, Fantin, 1821, p. 712.

À Valençay, il semblerait que Don Carlos ait eu un maître de flûte nommé Amaury[78], qui pourrait être le caissier du même nom remercié en 1811, suite au renvoi de l'écuyer et intendant Dominique d'Amezaga[79]. Un amateur de ce nom faisait partie de la musique de la Garde nationale de Blois en 1791, aux côtés de Bonnin[80]. En mai 1808, Talleyrand écrit à l'empereur : « Le matin, les deux jeunes princes prennent des leçons de danse ; le prince Ferdinand y ajoute des leçons de musique [...]. Le soir, ils font danser chez eux et se dispensent de danser eux-mêmes [...] Mme de Talleyrand leur fait faire de la musique tous les jours ; les *boléro*, les *fandango* se font entendre de tous les côtés[81] ». Rien ne permet toutefois de confirmer l'existence de petits concerts donnés par les princes à leur entourage, Ferdinand jouant du flageolet, Carlos de la flûte et Antonio de la trompette marine[82]. En revanche, la presse du temps indique « un *Te Deum* chanté en musique » dans la chapelle du château à l'occasion du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, le 1er avril 1810[83].

Depuis l'achat du château de Valençay par Talleyrand en 1803, les inventaires indiquent la présence régulière d'instruments de musique, en particulier de pianos[84]. Les archives de la maison Érard attestent également la présence de leurs pianos à Valençay. Quant aux sources comptables et de l'état civil, elles montrent que les musiciens et instruments présents au château, jusqu'alors inconnus, proviennent non pas en majorité de Paris, mais des grandes villes proches de Valençay que sont Blois, dans un premier temps, puis Châteauroux. Parmi ces musiciens, engagés à l'occasion des séjours des Talleyrand et de leurs hôtes, il est à noter que certains passèrent au service de la cour d'Espagne, à l'instar de la famille Meideck, qui fit même carrière à Madrid. À côté des ces musiciens dont les professions, comme sous l'Ancien Régime, sont parfois aussi celles du monde de la boutique (tailleur d'habits, restaurateur), d'autres plus célèbres séjournèrent au château dès 1808, dont Dussek et Castro. Ils seront suivis, après 1815, par d'autres artistes comme Sigismond Neukomm, compositeur natif de Salzbourg entré au service de Talleyrand pour succéder à Dussek[85], le corniste Joseph Mengal, dont le nom apparaît dans un registre comptable avec des musiciens de Châteauroux venus jouer à la salle de spectacle entre 1820 et 1822[86], le pianiste Frédéric Kalkbrenner qui dédie au prince, en 1829, son

[78] F. Bonneau, *op. cit.*, p. 54, qui s'appuie probablement sur R. P. Raoul, *Pages d'histoire sur Valençay et sa région*, [Valençay], Edition du syndicat d'initiative, 1968, p. 303.

[79] Cf. G. de Grandmaison, *L'Espagne et Napoléon, op. cit.*, vol. 3, p. 45 : « Remercié aussi le caissier Amaury ».

[80] Cf. J. Brosset, *op. cit.*, p. 151. Amaury y côtoie le fils du compositeur François Giroust.

[81] G. de Grandmaison, *L'Espagne et Napoléon, op. cit.*, vol. 3, p. 9.

[82] *Ibid.*, p. 49.

[83] « Lettre de M. de Berthemy, à S. Exc. le ministre de la police générale », publiée dans la *Gazette nationale ou moniteur universel*, 26 avril 1810, p. 4.

[84] Avec les autres instruments déjà évoqués, signalons la présence de l'orgue de la chapelle de la maison de charité, achevée en 1820 (sinistrée en 1944 et reconstruite en 1957-1958, située près du caveau de Talleyrand) : Pierre-François Dallery (filleul de Cliquot), alors qu'il reconstruit l'orgue de la cathédrale de Bourges dont son fils Louis-Paul assure l'exécution, passe à Valençay en avril 1821 et intervient sur cet orgue, laissant des instructions pour son entretien et son accord dans une lettre conservée aux AD de l'Indre, 66 J 274. L'orgue comprend alors un jeu de bourdon et un autre de dessus de cromorne et basse de voix humaine.

[85] Plusieurs de ses œuvres furent composées à Valençay, cf. Luciane Beduschi, *Sigismond Neukomm (1778-1858) : sa vie, son œuvre, ses canons énigmatiques*, thèse de doctorat, Université de Paris-IV Sorbonne, 2008, 3 vol.

[86] AD Indre, 66 J 7/2, registre du compte tenu par Marc Jacques Archambault, notaire à Valençay, intitulé *Administration de la Terre de Valençay et Dépendances* : « 14° Pour la salle de spectacle. [...] aux musiciens de Châteauroux 340 [francs] [...] à M. Mengal menües dépenses 31,60 [F] ». Voir aussi A. Beau, *op. cit.*, p. 174-175, qui évoque le harpiste François-Joseph Nadermann.

Troisième concerto pour le piano-forté avec accompagnement d'orchestre, op. 107[87]. Une anecdote semble d'ailleurs concerner ce dernier, comme associé de la maison Pleyel :

> Pour ne pas enfreindre les lois de l'harmonie, nous appellerons Bémol le pianiste le plus pur de l'époque [Kalkbrenner] qui fréquentait l'hôtel du prince de Talleyrand. Son talent faisait gratis les délices des soirées de l'ambassade ; mais associé secrètement à la maison X. [Pleyel], il commença par se plaindre, d'abord adagio, des imperfections du piano anglais qu'il avait sous la main, puis il y revint crescendo, et finit rinforzando par lâcher la phrase sacramentelle : « Mon prince, votre altesse devrait avoir un piano de X., je ne connais rien de meilleur en France ni en Angleterre. » Talleyrand répondit que le sien lui suffisait et qu'au parti que M. Bémol savait en tirer, personne ne se douterait de ses imperfections. L'artiste musicien ne lâchait pas prise et revenait sans cesse sur les défauts du malheureux piano breton. Le prince finit par ne plus rien répondre. Bémol, prenant ce silence pour une adhésion, fit arriver de sa maison un superbe piano à queue, qui fut déchargé à l'hôtel du prince, avec la lettre de voiture et l'acquit à payement ; mais quand M. Bémol se présenta triomphant le même soir à l'ambassade pour l'essayer, le suisse lui remit un billet du prince, conçu en ces termes : « Monsieur, j'avais infiniment de plaisir à vous recevoir comme artiste ; mais, comme marchand, vous concevez que cela devient impossible[88]. »

Paris, Châteauroux et Blois vont continuer, tout au long du XIX^e^ siècle, à alimenter le château en instruments et, principalement, en pianos : en 1828, le facteur et accordeur Kiening de Paris vient accorder le « piano du château » et réparer celui du salon[89], tandis que le menuisier valencéen Silvain Girault monte la harpe et le piano dans les appartements et fait au théâtre « un plancher pour mettre le piano à l'orchestre[90] ». Le 12 avril 1830, A. Capt, « maître de musique à Blois », accorde et raccommode les pianos du château[91]. En 1835, 1836 et 1837, les comptes attestent des frais pour « accords et entretien » des pianos du château, et les voyages du pianiste Baur (ou Baür)[92] ; en novembre 1850, de « frais de location et accord d'un piano[93] », puis en décembre de la même année, d'une location et d'accords de pianos par le facteur Pierre Pestrelle de Blois, qui a été formé chez Érard[94]. En octobre 1853, il s'agit de frais de location, transport et accord de pianos, et en octobre 1854 d'un transport et accord d'un « piano à queue Érard » par Pestrelle de Blois, lequel loue encore un piano en août 1856[95]. En mars 1859, c'est la maison Wiart de Châteauroux qui facture pour accord de piano[96]. En janvier 1860, le messager Dequoy, à Blois, transporte un piano envoyé par la maison Érard[97]. En janvier 1862, il s'agit d'un transport de pianos à Blois, en avril 1862 à nouveau d'un transport de piano[98]. En septembre

---

[87] L. Boivin, « Kalkbrenner », *Revue générale, biographique, politique et littéraire*, 1842, p. 267 : « Ce fut en janvier 1824 que M. Kalkbrenner revint définitivement [de Londres] à Paris. Reçu à bras ouverts par ses nombreux amis, il sentit enfin le bonheur d'être libre de pouvoir reprendre ses anciennes relations de société. On le rencontrait surtout chez madame la princesse de Vaudemont ; chez le prince Talleyrand, avec lequel il passa quelque temps à Valençay ; chez la duchesse de Dino, la comtesse Appony, le marquis de Radepont, la comtesse de Le Bouillerie, le comte et la comtesse Molé, etc. »

[88] [Jean-Baptiste-Ambroise-Marcelin] Jobard, *Industrie française, rapport sur l'exposition de 1839*, Bruxelles, Paris, 1842, vol. 2, p. 98-99. Une autre anecdote est rapportée par Henrich Heine dans *Lutetia*, 2^e^ partie (Paris, 26 mars 1843), reprise par Alphonse Karr dans *Les Guêpes*, Paris, 1840, qui remplace le nom de Talleyrand par celui de Rotschild (ils avaient le même cuisinier, Antonin Carême) : une marchande refuse de vendre à Kalkbrenner un poisson réservé pour Talleyrand, mais revient sur sa décision en apprenant le nom du célèbre pianiste.

[89] AD Indre, 66 J 31. Je remercie Anne Gérardot de m'avoir signalé cette référence, de même que celle de la note 86 et celles qui suivent. Il s'agit peut-être de Jean Gaspard Kiening, installé depuis 1796, ou plus probablement de son fils Alexandre, actif à partir des années 1820. Cf. http://www.lieveverbeeck.eu/Pianos_francais_k.htm.

[90] 66 J 32.

[91] *Ibid.* Il reçoit alors 100 francs. Capt enseignait le violon au collège de Blois lorsqu'il demande en 1831 à être admis à la Garde nationale de Blois comme trompette ou clarinette, cf. J. Brosset, *op. cit.*, p. 163-164.

[92] 66 J 41. Il pourrait s'agir du facteur et accordeur Paul Baur, actif à Paris vers 1828-1829, cf. http://www.lieveverbeeck.eu/Pianos_francais_b.htm.

[93] 66 J 56.

[94] Ibid.

[95] Respectivement 66 J 59, 60 et 62.

[96] 66 J 65. Frédéric Stanislas Wiart se dit ex-accordeur de la Maison Érard en 1909, cf. http://www.lieveverbeeck.eu/pianos_francais_1850_1874.htm.

[97] 66 J 66.

[98] 66 J 68.

1864, il est procédé à l'emballage du « piano de Madame la duchesse » de Talleyrand et de Sagan[99]. En avril 1874, deux pianos pris en location à Blois y sont renvoyés, et en janvier 1875 une nouvelle demande de location d'un piano est effectuée[100].

Avec le théâtre et la chapelle, la présence d'instruments de musique dans les salons et à l'étage témoigne ainsi, au-delà du Premier Empire et tout au long du XIX^e^ siècle, de l'importance accordée à la musique dans la vie du château et de ses hôtes.

[99] 66 J 218.
[100] 66 J 323.

Les Cahiers de Valençay

01 *La salle des Trésors du château de Valençay : histoire de la collection des effets personnels de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. — Anne GÉRARDOT (2019).*

02 *La musique au château de Valençay sous le Premier Empire. — Hervé AUDÉON (2019).*

03 *L'exil des chefs-d'œuvre du Louvre : le dépôt d'œuvres d'art au château de Valençay durant la Seconde Guerre mondiale. — Manon BEULAY (2019).*

04 *Les Estampes, seigneurs de Valençay, XV^e^-XVIII^e^ siècles. — Anne GÉRARDOT (2019).*

05 *Léonard, Machiavel et Talleyrand : un portrait de Nicolas Machiavel par Léonard de Vinci au château de Valençay ? — Anne GÉRARDOT (2019).*

06 *Fêtes et spectacles à Valençay au temps des princes d'Espagne (1808-1815) — Hervé AUDÉON et Anne GÉRARDOT (2020).*

07 *La construction du théâtre du château de Valençay (1819-1820) : de l'édification à 1829 — Hervé AUDÉON et Anne GÉRARDOT (2020).*

08 *Théâtre et musique au château de Valençay (1816-1898) — Hervé AUDÉON et Anne GÉRARDOT (à paraître).*

09 *Les horloges du château de Valençay — Jérôme DESCOUX (2020).*

10 *La vente du château de Valençay à John Law (1719-1722) — Patrick DE VILLEPIN (2020)*

Tous les numéros des Cahiers de Valençay *peuvent être gratuitement téléchargés sur le site du château de Valençay*
www.chateau-valencay.fr

Les *Cahiers de Valençay* sont une publication
du Syndicat mixte du château de Valençay
Président : Claude Doucet
2, rue de Blois
36600 Valençay

Directrice de publication : Sylvie Giroux
Directrice de collection : Anne Gérardot

Dépôt légal : avril 2019
Réimpression : novembre 2020

ISSN : 2727-0297 (en ligne) / 2740-1952 (imprimé)

Publié avec le soutien de l'Association des Amis de Talleyrand

Document imprimé avec le soutien du Crédit Agricole / Imp. CRCO 391 007 457 RCS Limoges